Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b31873868

JOACHIM JUNG ou JUNGIUS

Né à Lubec *en 1587, a professé avec distinction la* Philosophie *et les* Mathématiques; *mort à* Hambourg *en 1657 à 70 ans.*

Eminent Logicien, *dans deux très petits ouvrages posthumes, il a fondé les* Méthodes *Botaniques.*

Voël

42550

DISCOURS

SUR

L'ENSEIGNEMENT DE LA BOTANIQUE,

Prononcé le 24 mai 1814, pour servir d'ouverture au Cours de Phytologie établi depuis 1809 à la Pépinière du Roi, au Roule.

Du Petit-Thouars

PREMIÈRE SÉANCE.

Voila déjà plusieurs années que j'annonce l'ouverture d'un Cours de *Phytologie* ou de *Botanique générale*. Malgré l'éloignement où je me trouve du centre de la ville, j'ai eu la satisfaction de voir quelques personnes se rendre à mon invitation. Elles ont donc cru, sur ma parole, que je pourrois leur offrir quelque chose digne de leur Curiosité. J'ose croire que je l'ai satisfaite, puisque je leur ai présenté des Objets *nouveaux*, c'est-à-dire de véritables Découvertes que j'ai rattachées aux Connoissances anciennes, en les fondant ensemble dans un Plan pareillement *nouveau*. Je n'ai point fait cependant l'étalage des Matériaux que m'ont procurés dix ans de séjour entre les Tropiques, sur un sol presque nouveau; mais je me suis contenté de fixer l'attention sur un Phénomène que nous voyons tous les ans se renouveler : le Développement des Bourgeons du Marronier d'Inde et du Tilleul. J'en ai tiré pour conséquence une nouvelle manière d'expliquer les Lois de la Végétation. Tel a donc été le sujet de ce Cours que je renouvelle cette année. Je l'ai ouvert la première fois en exposant un *Tableau général de la Végétation*. Trois années de suite je l'ai reproduit; mais l'année dernière je l'ai remplacé par le Développement de quelques idées générales sur l'Ensemble des Sciences. Je vais vous

entretenir aujourd'hui sur les *différens moyens* employés jusqu'à présent pour l'Enseignement de la Botanique ; par-là vous serez à même de juger des améliorations que j'ai pu lui procurer.

Ainsi donc, Messieurs, je ne vous ai réunis que pour vous entretenir de la Science qu'on nomme BOTANIQUE. Mais, diront quelques-uns, mérite-t-elle ce nom de Science, attendu qu'elle ne consiste que dans une aride Nomenclature ? C'est un reproche qu'on lui fait assez souvent. Je me suis bien gardé d'entreprendre sa défense sur ce point, dans le Tableau général de cette Science; mais, par une sorte de récrimination, j'ai cherché à prouver que toutes les autres, même les plus abstraites, étoient dans le même cas ; car, suivant moi, chacune d'elles ne consiste qu'à répondre à ces deux Questions : Comment nommez-vous tel OBJET que j'aperçois pour la première fois? ou : Que signifie tel NOM que j'entends prononcer pour la première fois ? Ainsi, toute Science n'est donc qu'une disposition telle, que l'on puisse aller à volonté d'un Objet connu à son Nom qui ne l'est pas, ou du Nom à l'Objet. Voyez que si l'on distingue dans la Société quelques personnes par leur savoir, c'est qu'on les a vus plus souvent que d'autres en état de résoudre les Questions qu'on leur proposoit; mais les uns se sont préparés d'avance pour avoir à leur disposition le plus grand nombre possible de Réponses; les autres, pour n'avoir que celles dont ils présument avoir besoin. Les premiers sont SAVANS, les autres sont HABILES. Le Savant emmagasine donc des connoissances sans s'embarrasser du profit qu'il pourra en tirer; et, comme l'esprit de l'Homme a des bornes, il ne peut y parvenir qu'en se réduisant à approfondir une seule branche de connoissance.

L'Habile, ne s'inquiétant que de ce qui lui est directement utile, trouve toujours ses connoissances au niveau de ses besoins.

Le Savant fait des Découvertes; mais c'est l'Habile qui les emploie. L'un et l'autre se tirent donc de la foule, le premier en acquérant une grande Renommée; l'autre, en se procurant plus d'Aisance.

C'est une sorte de supériorité qu'ils doivent à des dis-

positions particulières, mais cultivées par l'Education. L'EDUCATION est donc un chemin qui conduit d'un côté aux Honneurs, et de l'autre à la Fortune. Mais, dira-t-on, combien de gens parviennent au plus haut degré de prospérité, quoiqu'ils n'aient pas reçu dans leur enfance le genre d'instruction qu'on appelle généralement *Education*? Ici, il faut s'entendre : l'Homme ne développe son Intelligence qu'en entrant en communication avec ses semblables : c'est par la Parole ; ainsi, sa véritable Education commence donc dès l'instant qu'il apprend à parler, c'est-à-dire à appliquer des Noms aux Objets qui sont à sa portée, ou à désigner ceux qui sont éloignés.

Il devient Savant ou Habile, en raison du plus grand nombre d'Objets auxquels il est en état d'appliquer des Noms : cette Education primordiale commence bien plus tôt qu'on ne se l'imagine, car elle commence avec l'existence même de l'Enfant. Cependant cet Etre foible ne paroît long-temps que *passif*, car il ne peut exprimer ses sensations que par des cris ; mais, si vous l'observez avec attention, vous reconnoîtrez qu'il a acquis la signification de beaucoup de Mots, long-temps avant de pouvoir les balbutier.

Voyez cet Enfant dans les bras de sa Bonne, il a l'air morne, des pleurs roulent déjà dans ses yeux, il va crier ; on vient à dire : Voilà Maman ! il soulève la tête, la tourne vers l'Objet qu'on lui désigne par cette exclamation, et par un doux sourire il la paye des peines qu'elle a souffertes pour lui.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

Successivement d'autres mots lui deviennent familiers, et leur simple émission suffit pour le calmer, l'égayer ou l'attrister. Vient enfin le moment où il essaie lui-même à les articuler : il les répète d'abord pour jouer ; mais il apprend bientôt à en faire usage pour se procurer ses besoins ; et, quoiqu'il les estropie, ils sont facilement entendus par ceux qui l'entourent ; même, pour l'ordinaire, on affecte d'imiter son bégaiement, et l'on a bientôt dans une maison une langue particulière.

Il ne tarde pas à lier ensemble les mots qu'il acquiert, pour en former des Phrases; les premières qu'il compose forment des Questions par lesquelles il cherche à faire de nouvelles acquisitions; dès l'instant qu'il gagne la faculté de se mouvoir, il en profite pour s'approcher de nouveaux Objets dont il demande le Nom. Ainsi, son Dictionnaire s'augmente rapidement, et, si l'on cherchoit à constater l'étendue de celui d'un Enfant de trois ans, on en seroit étonné; si l'on poussoit plus loin cette recherche, on trouveroit peut-être qu'à cinq ans il a déjà acquis la majeure partie des Mots qui composeront sa Langue jusqu'à la fin de sa carrière, ceux de Sciences exceptés.

Tous ces Mots sont appliqués à des Objets *isolés* ou à des réunions d'Objets. Il a donc une véritable connoissance de tout ce qui l'environne, et, si elle n'est pas toujours exprimée avec justesse, cela dépend uniquement de ceux qui l'entourent.

Se trouvant au centre de l'Univers, l'Instruction lui arrive donc de tous les points qui frappent ses sens: c'est donc réellement l'ENCYCLOPÉDIE, c'est-à-dire l'Education en Cercle, ou plutôt en Sphère. Mais c'est presque toujours le hasard qui la dirige, c'est-à-dire une suite de circonstances qui paroissent indépendantes les unes des autres. Si l'on cherchoit à mettre plus d'ordre dans ces acquisitions, d'un côté elles seroient plus solides, et de l'autre plus nombreuses.

On pourroit à volonté diriger cette Education vers un point, de préférence à tout autre; pour y parvenir il faudroit tirer de la foule, ou du vague, les Mots qui le regardent: ils formeroient donc la base d'une Science. Ainsi, par exemple, il n'est pas d'enfant qui n'ait dans son Vocabulaire un certain nombre de Mots qui concernent les Plantes, les Usages auxquels on les emploie, et leur manière de croître. D'abord ce sont les Fruits qui le flattent agréablement par leur Saveur, les Fleurs qui frappent sa vue et son odorat. C'est avec la plus grande facilité qu'il a retenu leurs Noms; mais la position où il s'est trouvé les a rendus plus ou moins nombreux. Ainsi, l'Enfant élevé au milieu d'une grande cité ne connoît que la Cerise, tandis que le

petit Villageois connoît le Cerisier. Il connoît aussi le Blé, tandis que le Citadin ne connoît que le Pain. Leurs connoissances se sont donc plus ou moins étendues sur telle ou telle partie. Mais mettez-les ensemble : dès qu'ils seront à leur aise, leur petit amour-propre, mis en jeu, cherchera à briller en faisant l'étalage de ce que chacun sait ; le petit Citadin vantera la magnificence de la Ville, tandis que le Villageois parlera des Oiseaux qu'il a dénichés ; et bientôt il s'établira un échange d'où il résultera que chacun réunira les deux Vocabulaires. C'est là le véritable Enseignement *mutuel.*

Homère, ce grand peintre de la Nature et des Hommes, nous représente Ulysse cherchant à se faire reconnoître de son père Laërte : c'est en lui rappelant quelques-unes des circonstances de son enfance.

« Si ce signe ne vous suffit pas, parcourons ce Verger » si bien planté ; là je vous indiquerai les Arbres que vous » me donnâtes autrefois, lorsque, vous suivant dans ce » Jardin, je vous les demandai ; vous me les nommâtes » tous, et vous me donnâtes treize Poiriers, dix Pom- » miers, quarante Figuiers, cinquante de vos Ceps, dont » vous m'exposâtes les qualités. » (*Odyss.*, l. 24, v. 340.)

Ainsi, dès l'âge le plus tendre, un Enfant peut connoître beaucoup de Plantes, c'est-à-dire leur appliquer un Nom qui sera connu de tous ceux qui sont en relation avec lui ; leur nombre ne sera limité que par les connoissances de ceux qui l'entourent, car il ne les reçoit que par transmission. Dans la Grèce, Ulysse auroit pu apprendre, de cette manière, sept à huit cents noms de Plantes, car il s'en trouvoit au moins ce nombre dans la Langue *grecque* ; au lieu que, dans notre Langue *vulgaire*, c'est à peine à trois cents qu'ils se montent. On peut remarquer ici que l'abondance des mots désignant des Etres *naturels*, est plus grande chez les Peuples voisins de l'état de Nature que chez ceux qui sont parvenus à un degré plus élevé de Civilisation. Ainsi, j'ai rapporté de Madagascar un Vocabulaire de huit cents noms de Plantes, c'est-à-dire qu'il s'étend à presque toutes les Espèces que j'y ai recueillies : de là on peut présumer qu'il pourroit être porté au double. Eh bien!

j'ai vu des Enfans de sept à huit ans, qui n'hésitoient pas à nommer le plus grand nombre des Plantes que je leur montrois. Les Femmes, surtout, n'en manquoient pas une, et elles leur attribuoient à toutes quelque Propriété; mais je n'étois pas assez familiarisé avec la Langue pour les recueillir. Il faut remarquer que ce sont elles qui exercent la Médecine dans le pays.

Il ne faut pas croire que ces Noms soient nés du caprice ou du hasard, car ils existoient il y a cent cinquante ans, puisque le voyageur Flaccourt, qui se trouvoit dans cette Ile à cette époque, et dans une partie éloignée de l'endroit où j'ai séjourné, en avoit déjà recueilli le plus grand nombre.

De plus, beaucoup de ces Noms, avec de légères altérations, se retrouvent depuis Madagascar jusqu'aux îles de la Société et de Sandwich; en un mot, dans tout ce long trajet maritime, où la langue *Malaise* et ses Dialectes sont établis, et dans tous ces lieux ils désignent les mêmes Plantes. Ainsi, une chaine de Végétaux et d'Hommes rattache ensemble toute cette longue ceinture d'îles qui s'étend à plus de la moitié du globe. C'est une nouvelle preuve de l'identité de cette Langue, reconnue depuis long-temps.

L'Enfance est donc disposée pour recevoir des connoissances nombreuses et inaltérables; il seroit donc très-important de soigner, plus qu'on ne le fait, ce mode universel d'instruction : il suffiroit pour cela d'y mettre plus de suite; mais on ne peut se faire d'idée à quel point de perfection une Mère *tendre et intelligente* pourroit conduire son Fils, et cela sans aucun effort. Mais il n'en est plus de même quand il faut le livrer à ce qu'on nomme plus généralement l'Education : on a beau s'industrier, la contrainte, puis les châtimens, viennent l'assaillir. De quoi s'agit-il donc? de lui faire faire le premier pas de cette Education : c'est d'apprendre à *lire* et à *écrire*.

Est-ce donc plus difficile que d'apprendre à parler? Hélas! non. Toute la différence consiste en ce que ce dernier est venu successivement, et à mesure que le besoin s'en faisoit sentir; au lieu que, pour l'autre, on veut lui faire acquérir tout d'un coup une connoissance,

sans qu'il sache l'usage qu'il pourra en tirer. Ainsi, en rapprochant ces deux Modes de ce que nous avons dit plus haut, on l'a rendu *habile* pour Parler, et on veut le rendre *savant* pour Ecrire. On n'a pas fait assez d'attention que ces deux manières d'exprimer nos idées, étant au fond aussi simples l'une que l'autre, pourroient s'apprendre de la même manière : car, si l'on s'accoutumoit à présenter à un enfant un Nom écrit en même temps que l'Objet qu'il signifie, l'assemblage des Lettres qui le composent le lui représenteroit tout aussi bien par la suite, que la réunion des Sons qui frappent son Oreille. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'occuper de ce sujet, quelque important qu'il soit (1).

Voilà donc un Enfant qui commence le cours de l'Education ordinaire : supposons qu'il entre dans le plan de son Instituteur de lui enseigner la Botanique ; par quels moyens pourroit-il y parvenir ? Mais avant de l'indiquer, je dois déclarer positivement que je ne veux point faire entendre qu'il seroit nécessaire de l'initier dans cette Science, et surtout de la préférer à toute autre; mais je crois que, tout en astreignant un Enfant à des Etudes plus sérieuses, il seroit à propos de lui en ménager d'autres plus agréables, pour lui procurer une heureuse diversion, de plus pour l'accoutumer à mettre de l'ordre dans ses idées : je n'indique donc la Botanique que parce que c'est la Science que je me propose de faire connoître.

Si donc j'entreprenois d'initier un Enfant dans les principes de cette Science, je chercherois, dans une Promenade, à exciter sa curiosité. Supposé qu'elle se dirigeât sur une Plante commune, par exemple, le Pissenlit, dont il s'est amusé souvent à dissiper, par un souffle, la tête

---

(1) Il suit de là que si l'on s'apercevoit de bonne heure qu'un Enfant fût *Sourd* et *Muet*, son Education seroit aussi facile que celle de tout autre, parce que, comme le disoit l'abbé de l'Epée, *ce que l'on ne peut faire entrer par la Porte on le fait entrer par la Fenêtre ;* il est certain qu'il est mieux disposé pour entrer en communication avec ses semblables que l'*Aveugle-né*, et cependant les progrès de celui-ci, du côté de l'Intelligence, sont aussi rapides que ceux d'un autre Enfant, cela parce qu'il en reçoit la communication par la même Porte.

blanche, lui dirois-je que les Botanistes la nomment *Leontodon taraxacum?* il regardera ce mot comme barbare, et s'en moquera : il pourra arriver cependant que cette bizarrerie même du Nom, qu'il tournera sûrement en ridicule, excitant par-là une sorte d'attention, se fixe dans sa Mémoire, et il cueillera d'autres Plantes, pour demander leurs Noms, dans le seul but d'y trouver de nouveaux sujets de risée. Les noms des Classes, comme la Syngénésie, la Didynamie, pourront faire impression sur lui par le même motif; mais il est à craindre que, par ce moyen, il ne charge sa Mémoire que d'un poids inutile.

Mais si je veux lui faire faire des progrès solides, je prendrai une autre Méthode : ce sera de tâcher de faire naître l'envie de s'instruire d'une manière plus naturelle. Un trait de l'Histoire des Fourmis peur servir d'Apologue pour expliquer ma manière de considérer cet objet important.

Voulant avoir une idée de la rapidité avec laquelle ces Insectes vont communiquer à leur Société les découvertes qu'elles peuvent faire, je plaçai au milieu d'une grande table un morceau de Sucre, je pris une Fourmi, que je laissai tomber dessus; mais à peine se sentit-elle libre, qu'elle s'enfuit au plus vite : elle rencontre une de ses compagnes, elle reste un instant vis-à-vis d'elle, entrecroisant ses Antênes avec les siennes; et, comme si celle-ci eût appris le danger imminent auquel sa Compagne vient d'échapper, elle paroît tout aussi effrayée qu'elle, elles regagnent ensemble leur asile commun et se gardent bien de revenir.

Eclairé par cet essai je m'y pris d'une autre manière. Une autre Fourmi erroit à l'aventure sur la table; comme elle prenoit un chemin opposé à celui que je voulois lui faire tenir, je posai mon doigt devant elle, mais à quelque distance; elle s'arrête un instant, délibère, puis se détourne et prend une autre direction; quoiqu'elle ne fût pas encore celle que je voulois, je la laisse suivre jusqu'à ce que je voie qu'elle dépasse l'Objet : je représente de nouveau le fatal obstacle, il détermine un nouveau détour; e la laisse suivre encore cette direction, quoiqu'elle ne

soit pas encore la bonne, et ce n'est toujours qu'après qu'elle a parcouru un certain espace que je détermine un nouveau changement. C'est donc en lui faisant décrire un zig-zag, ou, en terme de Marine, en courant des Bordées, qu'elle arrive au point où je voulois la conduire, et cela sans être trop effarouchée ; alors elle examine tranquillement cette roche blanche vers laquelle il semble que le hasard seul l'ait dirigée. Elle la reconnoît pour une proie qui peut être utile à la communauté, et elle en détache un morceau; elle l'emporte à la Fourmilière : peu de temps après elle revient avec main-forte, la foule augmente, et en peu de temps tout est enlevé.

Pour en revenir à l'application, je n'effaroucherai donc pas mon Elève par la contrainte, et surtout je ne chargerai pas sa Mémoire de mots inutiles, car il n'en apprendra de nouveaux qu'à mesure que la vue d'un nouvel Objet l'aura frappé : ainsi son examen devancera toujours sa dénomination ; mais au moment où il croira agir librement, il suivra le plan que j'aurai tracé d'avance.

Dès l'instant que j'aurai dirigé sa curiosité sur les Plantes, je suis sûr qu'il se trouvera entraîné vers l'observation des Phénomènes qu'elles présentent, et tous les jours de nouvelles surprises, que je lui ménagerai, l'engageront de plus en plus dans leur recherche. Ainsi donc, dès qu'il aura acquis cette direction, je l'y maintiendrai jusqu'à ce qu'il ait saisi l'ensemble de la Science, et ce n'est qu'alors qu'il apprendra que c'est ce qu'on nomme la Botanique. Il ne tiendroit qu'à moi de le mener plus loin, il suffiroit de lui laisser suivre cette impulsion; mais alors il deviendroit *savant*, et je veux qu'il soit *habile*. Dès qu'il aura reconnu par lui-même, à l'aide d'un Système quelconque, un certain nombre de Plantes, je ferai naître un incident qui, par une heureuse diversion, le conduira dans une autre Science ; mais ce sera de manière que la marche qu'il aura suivie dans celle-ci lui serve pour l'autre, et j'aurai soin de le ramener de temps en temps vers le Règne *végétal*, afin de maintenir les connoissances qu'il aura acquises, en sorte qu'il puisse les retrouver, si jamais, par la suite, il peut en avoir besoin.

C'est sur ce plan que j'ai esquissé des ELÉMENS DE BOTANIQUE destinés pour l'île de France. Ils sont partagés en douze promenades, et j'en ai publié la première dans mes *Mélanges de Botanique et de Voyage.*

Tels sont donc les moyens par lesquels je pense qu'un Instituteur particulier peut conduire son Elève, aussi loin qu'il voudra, dans la connoissance des Plantes. Il en seroit de même pour toute autre Science. C'est donc en se rendant maître de sa volonté, sans qu'il s'en doute, qu'il doit surtout tâcher de lui inculquer ce principe fondamental : *Que tout ce qu'un Homme a fait, un autre peut le faire;* mais il doit s'attacher à lui procurer la faculté de passer facilement d'un genre d'occupation dans un autre.

On a beaucoup discuté sur l'Education, surtout depuis que J.-J. Rousseau a publié son *Emile.* On a surtout agité cette Question, savoir : Si l'Education *particulière* est préférable à la *publique*, et l'on a trouvé des avantages et des inconvéniens dans l'une comme dans l'autre; mais la nécessité tranche la question : puisque les autres besoins de la Société occupent le plus grand nombre des Membres qui la composent, il ne peut donc s'en trouver qu'une petite portion qui se livrent à l'Education.

Rien de plus facile que de faire entrer la Botanique dans l'Education *publique*, et l'on sait qu'il y a eu un moment ou chaque Lycée avoit son Jardin de Botanique et son Cours; mais on s'est bientôt aperçu que ces Objets contrastant trop fortement avec les autres, entraînoient toute l'attention de ceux qui s'y livroient. Si cependant des circonstances en font naître le goût parmi un ou plusieurs Elèves, on doit le ménager comme un but utile de récréation; mais on doit tâcher de le diriger, sans avoir l'air de s'en mêler, comme dans l'Education *particulière*, et l'on doit s'en rapporter à la pente naturelle de l'imitation pour sa propagation, car cet ENSEIGNEMENT *mutuel*, dont on s'occupe tant depuis un petit nombre d'années seulement, a existé réellement du moment qu'on a réuni les Enfans pour leur donner une Education commune. C'est sur lui qu'est fondée cette vérité reconnue,

qu'un des avantages de l'Education publique, c'est que les Elèves se forment plus pour la Société, par leur cohabitation que par le soin des Maîtres.

Ce n'est donc ordinairement que lorsque les Etudes *fondamentales* sont finies, qu'un Enfant se livre à des Etudes *spéciales*, déterminées par le choix de l'état qu'il veut embrasser. Long-temps il n'y avoit que ceux qui se destinoient à la Médecine, qui se trouvoient dans le cas d'étudier la Botanique. Aussi voit-on que, jusqu'à une époque très-récente, tous ceux qui s'y sont distingués étoient des Médecins. On regardoit donc alors cette Science comme une partie de cet Art. Il en étoit de même de l'Anatomie et de la Chimie. C'est en les menant de front, de manière que chacune se présente au besoin, que l'on devient *habile* Médecin; mais si l'on se laisse entraîner par une seule, on devient *savant* Médecin.

Ainsi, de temps immémorial, dans chaque Université il se trouvoit un Professeur qui devoit enseigner la Botanique; mais c'étoit presque le hasard qui dirigeoit son choix, car, par suite des règlemens, les Chaires étoient distribuées par rang d'ancienneté.

Lors du renouvellement des Sciences, tout l'Enseignement de la Botanique consistoit dans des Leçons de Matière *médicale*, tirées principalement des Auteurs Arabes, et quelquefois de Dioscoride, dans lesquelles on faisoit passer en revue un certain nombre de Plantes, mais en les nommant seulement, sans exposer aucun des Caractères qui pouvoient les faire reconnoître, tandis que l'on s'étendoit beaucoup sur les Propriétés qu'on leur attribuoit.

A Padoue, en 1533, on institua un JARDIN dans lequel on chercha à rassembler les Plantes *médicinales* les plus communes : du moins on put alors montrer celles dont il étoit question. Cette idée étoit bien simple; mais, comme tant d'autres, elle fut long-temps à paroître. Belon disoit, en parlant de ce Jardin, que si la république de Venise eût fait bâtir un palais d'or, elle n'eût pas élevé un monument aussi magnifique. Cet exemple fut imité de tous côtés, d'abord en Italie, ensuite en France, à Montpellier et à Paris. Alors donc le Professeur put faire la Démonstration

des Objets dont il parloit, et insensiblement les connoissances qu'on en prit devinrent *positives*.

Ces Jardins s'étendirent de plus en plus : on ne se borna pas à y rassembler les Plantes dont les propriétés étoient reconnues, on y réunit toutes celles qu'on put se procurer, et les Climats les plus éloignés contribuèrent à leur embellissement ; mais il fallut venir à leur secours en leur procurant un Climat factice. D'abord on se contenta de leur ménager un abri qui représentât leur Exposition *naturelle*. C'est ainsi que le patriarche de l'Agriculture *française*, Olivier de Serres, propose de les disposer sur une Montagne *artificielle*, dont les Aspects vers les Points *cardinaux* promettent plus ou moins de Chaleur ; mais insensiblement les Orangeries et les Serres se perfectionnèrent au point d'admettre une telle quantité de Plantes, qu'un Professeur, dans l'espace de quelques mois, pouvoit faire passer en revue un plus grand nombre de Végétaux que dix ans de Voyage en eussent procurés. Mais il n'étoit pas toujours présent pour les dénommer, des ETIQUETTES fixées à chacune d'elles le suppléoient à tous les instans.

Depuis long-temps le Jardin du Roi présente cet avantage au plus haut degré de perfection ; ensorte qu'avec un peu de patience un Amateur isolé pourroit y apprendre à distinguer toutes les Espèces qui s'y trouvent.

On s'aperçut bientôt que les Plantes se dénaturoient plus ou moins par la Culture, en sorte qu'on les reconnoissoit difficilement à la Campagne. Le Professeur s'y transportoit à certaines époques ; réunissant autour de lui ses Elèves, il parcouroit avec eux une certaine portion de Territoire, leur faisant remarquer tout ce qui s'y trouvoit de particulier. Ce sont les HERBORISATIONS. Ce mode d'Enseignement doit être des plus anciens, et il a dû être long-temps le seul par lequel la connoissance des Plantes s'est propagée ; mais ce n'étoient que de simples Particuliers qui en instruisoient d'autres en leur communiquant leurs connoissances. Gaspard Bauhin paroît être un des premiers qui l'ait pratiqué comme Professeur, en parcourant tous les ans, avec ses Elèves, les environs de

Bâle ; et ce fut pour les aider qu'il publ a le Catalogue des Plantes qui s'y rencontrent.

Richer de Belleval, nommé Professeur à Montpellier, ne se borna pas à des courses de quelques heures, il entreprit des voyages de plusieurs journées sur les Montagnes des environs. Ce ne fut pas seulement un moyen d'instruction, la Science y gagna plus directement, en déterminant avec plus de précision ce qu'on nomme la STATION des Plantes et leur Géographie; chaque Canton, parcouru par un grand nombre de jeunes Gens avides de se surpasser dans leurs découvertes, ne put recéler aucune Plante qui ne fût manifestée.

Si les Environs de Paris sont mieux connus que beaucoup d'autres, c'est qu'ils ont été plus souvent explorés par des Herborisations régulières. Cornuti en donna une première esquisse, en 1635, dans un *Enchiridion*, et, quoique très-brièvement, il signala déjà les points les plus remarquables. Tournefort, en 1698, distribua le sol en six Herborisations. Vaillant ajouta beaucoup aux richesses acquises; mais, suivant l'expression de M. de Saint-Pierre, Flore ne lui montra pas encore le fond de son panier, car les Flores de M. Thuilier ont ajouté de nouvelles découvertes, et il a été à son tour surpassé par M. Mérat.

Bernard de Jussieu est un de ceux qui ont tiré le plus de parti des Herborisations pour le profit de la Science. Par son aménité captivant l'esprit de ses Elèves, il sut, en les amusant, leur procurer une instruction solide; par ce moyen il contribua beaucoup à propager le goût de la Botanique en France; et presque tous ceux qui se sont illustrés depuis dans cette Science, ont reconnu qu'ils lui devoient leurs succès.

Pour l'ordinaire, la Plante, cueillie sur son Sol *natal*, après avoir été examinée, étoit rejetée lorsqu'elle commençoit à se flétrir; mais, par l'attrait naturel qu'on a pour les Fleurs, on en a composé des Bouquets champêtres. Le hasard a pu déterminer à en mettre quelques-unes dans un Livre; au bout de quelque temps on les retrouva, avec surprise, conservant une partie de leur fraîcheur. De là est

venue l'idée des HERBIERS. Comme elle est très-simple, elle a dû naître de bonne heure; aussi paroissent-ils anciens dans la Botanique. Par son moyen, on a pu fixer des connoissances qu'on ne prenoit, pour ainsi dire, qu'en courant; des Noms placés à côté, accompagnés de notes, les ont rendus des dépôts précieux; mais, quelque soin qu'on prenne, les Plantes se dessèchent plus ou moins bien. Il faut donc avoir été témoin soi-même des effets de la dessiccation, pour s'en faire l'idée : ainsi, les Herbiers ne peuvent servir qu'à ceux qui les ont formés, ou qui, par une longue habitude, ont acquis un Tact qui redonne, pour ainsi dire, la vie à ces Squelettes; alors ils sont de la plus grande utilité, tandis qu'ils ne peuvent être d'aucun usage à ceux qui commencent à s'initier dans la Science.

La pratique a appris successivement différens moyens par lesquels on parvient à conserver les Plantes avec presque toutes leurs couleurs; mais chaque Amateur, travaillant isolément, ses procédés étoient perdus pour les autres. C'est Spigel qui publia le premier, en 1606, les moyens qu'il connoissoit pour y réussir; mais depuis, comme toutes les autres parties de la Science, ils ont été en s'améliorant, et J.-J. Rousseau est un de ceux qui a le plus approché de la perfection. Ses Herbiers, conservés précieusement, sont des Chefs-d'œuvre en ce genre. Il savoit néanmoins que, quelque négligés qu'ils fussent, ils pouvoient être d'un plus grand usage que les meilleures Figures; car le prince de Nassau, se rendant en Corse lors de la réduction de cette île, l'ayant été voir en Dauphiné, où il étoit retiré, en fut d'abord très-mal accueilli. Il refusa toutes les offres de service qu'il lui faisoit, en répondant : Je n'ai rien à demander à celui qui va concourir à réduire en servitude un Peuple *libre*; il ajouta : Envoyez-moi seulement une Botte de foin, j'y trouverai de quoi m'occuper : et il lui tourna le dos.

En desséchant les Plantes on s'aperçut que quelques-unes d'elles ayant leurs Feuilles enduites de sucs colorans, laissoient leurs EMPREINTES sur les papiers où on les déposoit; on profita de cette indication pour obtenir des images plus fidèles : ce fut en les tamponant d'Encre à im-

pression et les passant à la presse, en sorte que, dans un instant, on obtint une représentation assez fidèle de toutes les Nervures d'une Feuille, ce que le Dessin n'auroit pu procurer que par un travail très-minutieux. Mais ce procédé ne pouvoit servir qu'à saisir le Port ou l'ensemble de la Plante; aussi, malgré les efforts de quelques Auteurs, qui ont publié des ouvrages entiers de ce genre, l'usage des Empreintes a été très-borné : c'est encore Spigel qui a décrit le premier ce procédé, dans le même ouvrage cité plus haut.

Tous ces procédés ne présentoient donc les Plantes que sous une forme applatie, qui les dénaturoit. On a essayé de les dessécher dans leur position naturelle. C'est en les fixant dans un Bocal, et les ensevelissant de sable très-fin, et les exposant au soleil; mais on sent que, pour réussir, il faut des soins minutieux qui ne conviennent pas à tout le monde : de plus, il faut continuer ces soins pour leur préservation : de plus, ils occupent beaucoup de place; aussi n'a-t-on obtenu, par ce moyen, que quelques échantillons isolés pour décorer des cabinets d'Histoire naturelle.

L'Art des Fleurs artificielles, poussé si loin maintenant, n'a pu être d'un grand avantage. On a tiré plus de parti du procédé par lequel on moule en cire les parties les plus volumineuses, comme les Fruits, ou des Plantes de forme très-renflée, comme les Champignons.

Les Arts d'imitation servirent plus utilement la Botanique : mais celui du relief, ou la Sculpture, ayant les inconvéniens que présente la Moulure, a été moins employé. Cependant nous lui devons la détermination de quelques Plantes anciennes, qu'on a reconnues sur les monumens, comme la Feuille d'Acanthe, sur le Chapiteau Corinthien, et le Nelumbo sur la base de la Statue du Nil. Les Médailles nous ont aussi donné l'idée du célèbre *Silphium*.

Mais ce n'est rien en comparaison des services que le DESSIN et la Peinture ont rendus à la Botanique. Dès la plus haute antiquité l'on s'est plû à retracer les Contours des

Plantes et à imiter leurs Couleurs, et sûrement que les premiers essais de la Peinture les ont eus pour objet.

Aussi, comme nous l'apprend Pline, Pausias s'étoit long-temps exercé à peindre les Bouquets de Glycerie, avant d'oser fondre ensemble les teintes du Lys et de la Rose pour imiter par ses pinceaux l'incarnat des joues de la Bouquetière elle-même.

Les FIGURES ont donc été un moyen de faire reconnoître les Plantes; mais tant qu'on a été restreint à reproduire chacune d'elles individuellement, leur usage a été très-borné; ce n'est donc que lorsque par la GRAVURE elles sont entrées dans la composition des Livres, qu'elles ont pu être d'une utilité générale, et c'est à-peu-près à la même époque où les Manuscrits isolés ont été remplacés, grâces à l'Imprimerie, par des milliers de Copies *simultanées*. Ce fut le complément de cet Art ingénieux de peindre aux yeux la Parole.

L'Ecriture remplace donc avantageusement la voix du Professeur qu'on n'entend plus; mais comme un miroir elle ne répète que ce qui lui est présenté, en sorte qu'elle se borne à suivre les progrès de la Science. Ainsi, dans l'enfance de celle-ci, elle ne pouvoit reproduire, pour son Enseignement, que l'Empyrisme sur lequel il étoit fondé. Tout son Art consistoit donc à présenter le Nom d'une Plante; ensuite, dans une Rapsodie indigeste on rassembloit tous les passages des Auteurs qui en avoient traité; mais dès qu'on put y joindre une Image, les yeux frappés se firent une idée de l'Objet qu'elle représentoit. Elles furent cependant très-imparfaites dans le principe; mais elles se perfectionnèrent insensiblement, et, malgré le peu de délicatesse des Traits que la Gravure en *bois*, la seule usitée alors, permettoit d'employer, le Port ou l'ensemble de la Plante s'y trouvoit assez bien saisi, pour qu'en comparant la Copie à l'Original on pût reconnoître facilement celui-ci.

Linné a dit, et l'on a répété d'après lui, que ce moyen étoit bien insuffisant et très-long à pratiquer; car, suivant lui, on ne peut reconnoître une Plante qu'en parcourant successivement le volume où se trouve la Figure, en exa-

minant celles qui passent, jusqu'à ce qu'on tombe sur celle qu'on cherche, au risque de ne la trouver que la dernière.

Mais ce n'est pas là généralement ce qui arrive. Vous rencontrerez un Livre contenant les Images d'Objets qui vous sont inconnus, la curiosité vous le fait parcourir : à mesure qu'elles passent, elles frappent plus ou moins vivement votre imagination, au point qu'il arrive souvent que lorsque vous rencontrez l'Objet lui-même, vous lui appliquez son Nom à son premier aspect.

La Gravure en *cuivre*, plus élégante, a fini par chasser celle en *bois*. Certainement elle a sur elle de grands avantages du côté de l'exécution, à cause de la netteté de ses traits ; mais l'autre avoit aussi des avantages inappréciables. C'étoit surtout son inaltérabilité qui, lui permettant de passer d'un ouvrage dans un autre, constatoit l'identité des Objets dont on traitoit ; de plus, la facilité de son tirage la rendoit beaucoup moins dispendieuse.

Les Livres ont donc remplacé les Cours verbaux : ils ont eu sur eux l'avantage d'être présens à tous les momens où l'on a eu besoin de les consulter. Ainsi, l'Amateur le plus isolé a pu les faire servir à son instruction. Mais ils ne peuvent transmettre que ce qui leur a été confié ; de plus, il faut savoir y retrouver au besoin l'objet de ses recherches. Comme nous l'avons dit en commençant, elles sont de deux sortes : les unes sont pour aller d'un Nom à l'Objet qu'il désigne ; et les autres, au contraire, pour aller de l'Objet à son Nom. C'est par l'arrangement donné au Livre qu'on est parvenu à la solution de ces deux Cas; pour le premier, on est arrivé sans tâtonnement à la perfection, mais c'est par une sorte de hasard, car c'est parce que, les Mots s'y trouvant rangés suivant l'ordre des lettres de l'Alphabet qui nous est familier depuis l'enfance, nous nous trouvions préparés d'avance à cette marche.

Il n'en a pas été de même pour le second Cas, c'est-à-dire pour aller de l'Objet à son Nom, puisque, après une longue suite d'Essais, on n'est pas encore parvenu à un résultat qui satisfasse tout le monde. Deux personnes se font remarquer parmi ceux qui ont tenté cette voie, Tournefort et Linné.

Le premier fonda sa Méthode sur ce que les Plantes ont de plus brillant, la Corolle; il tira donc de sa Forme ses principales divisions, il les appuya de plus par des Figures très-correctes.

Le second, ou Linné, dédaignant celles-ci, prit pour seule base de son Système les deux parties que la découverte récente du Sexe des Plantes faisoit regarder comme *essentielles*, l'Etamine et le Pistil; il crut que la Numération combinée de l'une et de l'autre, réunie à quelques autres considérations, suffiroit pour conduire avec sûreté au Nom de toutes les Plantes. Effectivement, il faut à peine une demi-heure pour en comprendre le tableau auquel il a donné le Nom de Clef. Comptez les Etamines, vous avez la Classe; comptez les Pistils, vous avez les Sections: mais quand on en vient à l'application, les difficultés se présentent à mesure qu'on descend des Sections aux Genres, et de ceux-ci aux Espèces.

Dans le fait, si l'on compare ensemble tous ces Systèmes ou Méthodes de Botanique, on verra que, dans toutes, la Somme des difficultés est à-peu-près la même pour parvenir au Nom d'une Plante; mais que dans les unes elles se présentent dès le commencement de la recherche, et dans les autres à la fin.

La Méthode présentée par M. Lamarck paroît repartir plus également ces difficultés; elle consiste en *Tableaux synoptiques*, qui partageant toujours de deux en deux la masse des Plantes, parviennent enfin à isoler celle qui fait l'Objet de la recherche. Cet Auteur, se trouvant entraîné tout d'un coup vers l'étude de la Botanique, y porta avec profit l'Esprit d'observation qu'il avoit déjà exercé avantageusement sur d'autres Objets, et la *Flore française*, qu'il exécuta pour son début, est un des ouvrages qui ont le plus contribué aux progrès de la Botanique en France.

Mais, au fond, cette Méthode, loin d'être nouvelle, est la plus ancienne qui existe, puisqu'elle est née avec l'homme; car il est certain qu'il ne lui a été donné que de pouvoir comparer deux Objets à-la-fois, en sorte que dans tous ses raisonnemens il est obligé de diviser ou sous-diviser les Objets pour les mettre à sa portée; mais

ce n'est pour l'ordinaire que mentalement qu'il fait cette opération. Il paroît que c'est Ramus qui imagina de la représenter graphiquement par des Accolades ; sous cette forme elle passa dans toutes les Sciences. Mais c'est Lobel qui l'a introduite dans la Botanique : ensuite Morison et Rai en firent un usage continuel ; mais Kramer en abusa en réduisant la Nomenclature de toutes les Plantes connues dans une suite de Tableaux synoptiques : et, comme les Caractères sur lesquels il les appuie sont peu saillans, ils suffisent rarement pour déterminer une Plante.

Ainsi, comme je l'ai fait voir ailleurs, toute Méthode est nécessairement *synoptique*, même le Système de Linné, quoiqu'il ait prétendu le contraire, car elles consistent toutes dans une suite de Questions posées de manière que, si vous y répondez juste, vous arriverez plus ou moins promptement à la solution demandée. Ici c'est le nom d'une Plante ; mais jusqu'à présent, quelque degré de simplicité ou de clarté qu'on ait donné aux Méthodes élémentaires, on ne peut citer que très-peu d'exemples de personnes isolées qui aient pu apprendre, par leur moyen seul, la Botanique. Comme J.-J. Rousseau l'a dit, il est nécessaire que quelqu'un vous fasse appliquer empyriquement le Nom à un certain nombre de Plantes. C'est la marche qu'il suit dans ses *Lettres sur la Botanique* : elles sont l'Esquisse du meilleur Ouvrage *élémentaire* qu'on ait jamais exécuté.

Connoissez-vous un Chou? écrit-il à sa Cousine, cueillez-en une branche, examinez bien les particularités que présente sa Fleur, vous trouverez, entre autres, que ses Pétales, au nombre de quatre, forment une Croix. Rappelez-vous bien cette Figure; car vous la retrouverez dans un grand nombre d'autres Plantes, que de là on nomme *Crucifères*. Il passe ensuite à la Carotte. Il lui annonce que c'est encore un type auquel se conforment un assez grand nombre de Plantes : il consiste surtout en ce que l'ensemble des Fleurs supportées par des Pédoncules, qui partent à deux reprises, comme des Rayons, d'un point terminal, se trouvant contiguës, imitent un Parasol; de là on les nomme *Ombellifères*.

Ici il faut remarquer que J.-J. Rousseau qui, dans toutes les occasions, se montre enthousiaste de Linné et de son Système, abandonne celui-ci pour présenter des Classes naturelles. C'est effectivement la route la plus sûre et la plus prompte pour parvenir à la connoissance des Plantes; mais il faut un guide qui vous fasse faire au moins les premiers pas, et J.-J. vous dit que c'est encore celui qui est présent, et dont vous pouvez entendre la voix, qu'il faut préférer; cependant il donne le moyen de s'en passer : c'est en prenant ses exemples dans les Plantes qu'il présume que son Elève connoît, comme un Chou, une Carotte; et c'est avec un petit nombre d'autres aussi communes, qu'il le conduira jusqu'au centre de la Science.

Il ne suffit pas de connoître une Plante dans son ensemble, c'est-à-dire de lui appliquer son Nom; il faut encore savoir en détailler les Parties, en les désignant pareillement par un Nom. C'est encore le parti que tire J.-J. de l'examen de ces Plantes vulgaires. Ce sont des connoissances préliminaires qu'il faut mettre en réserve afin de s'en servir par la suite : ainsi elles seront indispensables pour mettre en pratique tel Système ou telle Méthode qu'on voudra employer, sans cela on seroit arrêté dès les premiers pas ou les premières Questions présentées par l'Auteur; ainsi, dès que Tournefort vous parleroit de Pétale, et Linné d'Etamine, vous seriez obligé de demander ce qu'on entend par-là.

Les Anciens, comme pour le nom des Plantes, s'en étoient rapportés aux connoissances vulgaires pour la détermination de leurs différentes Parties; mais les Modernes, dès leurs premiers essais, ont cherché à les définir, comme Ruell, Fuchs et Le Book : par ce moyen ils ont donc tenté de décrire l'*extérieur* des Plantes; mais, comme on peut le croire, leur travail étoit bien incomplet : ce ne fut qu'un siècle après, qu'il fut presque porté au point de perfection où nous le voyons, par un homme isolé, Jungius; c'est dans un ouvrage intitulé *Isagoge*; il ne parut qu'après sa mort, en 1679 : c'étoit le résumé des Leçons qu'il avoit données verbalement. Là se trouvent exposées fidèlement les bases de presque toutes les Méthodes qui ont paru par la

suite ; aussi ces Principes ayant été produits par Ray, en 1689, comme préliminaires de celle qu'il imagina, passèrent de là successivement en tête de toutes les autres, mais sans qu'on fît mention de la source d'où ils découloient; cependant Ray avoit scrupuleusement nommé l'Auteur dont il les avoit empruntés. Ils devinrent donc un fonds que chacun arrangea à sa guise; il consistoit dans la Description de l'*extérieur* des Plantes. On apprit successivement à pénétrer dans leur *intérieur* : Théophraste en avoit donné l'exemple. Il avoit esquissé leur Anatomie *réelle;* on se borna long-temps à reproduire ce qu'il avoit écrit à ce sujet, quoiqu'on ne le comprît pas toujours, jusqu'à ce que Cesalpin vint y réunir ses propres Découvertes : elles furent encore copiées sans examen et sans addition ; mais l'apparition simultanée de deux Ouvrages majeurs vint donner une face nouvelle à l'Anatomie *végétale.* Malpighi en Italie, Grew en Angleterre, sous les auspices de la Société royale de Londres, rivaux sans s'en douter, recréèrent cette partie importante de la Science. Quelques années après, Hales, sous le nom de *Statique des végétaux*, posa les fondemens de la Physiologie végétale : leurs travaux furent fondus et augmentés par Duhamel, dans sa *Physique des Arbres.*

On s'accoutuma insensiblement à ne plus regarder la Botanique comme n'ayant d'autre but que de parvenir à la seule Nomenclature. On compta pour quelque chose la connoissance des lois de la Végétation, et on regarda leur application comme base de l'Agriculture.

Sous les noms de *Principes* ou d'*Elémens*, on a cherché à faire un tout de ces travaux ; les débarrassant de toute discussion, on n'en a donc présenté que la substance. Il ne s'y trouvoit encore aucune Plante de nommée ; mais on donnoit le moyen de parvenir à ce but par les autres ouvrages. Ils ont donc donné l'idée du point de perfection où étoit parvenue la Science au moment de la publication de chacun d'eux. L'*Isagoge* de Spigel, publié en 1606, est un des plus remarquables par son élégante précision : nous l'avons cité déjà comme ayant décrit le premier les procédés pour faire les Herbiers et tirer l'Empreinte des

Plantes. Ce nom d'*Isagoge*, qui signifie Introduction, a été employé, comme nous venons de le dire, par Jungius, enfin par Tournefort, pour le Discours préliminaire de ses *Institutiones rei herbariæ*, ou *Elémens de Botanique*. Ce sont trois Ouvrages très-remarquables, chacun dans son genre.

Le but de tous ces Ouvrages étoit de guider les commençans; mais Linné voulut, pour ainsi dire, compléter leur instruction, en publiant, sous le titre de *Philosophia botanica*, un résumé concis de toute sa Doctrine. En le rédigeant avec une précision admirable, il crut réduire toute la Science en Axiôme. Il est certain qu'un grand nombre de ses Propositions méritent ce nom par leur importance; mais il ne peut convenir à beaucoup d'autres, soit parce qu'elles sont de peu d'intérêt, soit parce qu'elles sont regardées maintenant comme des Erreurs.

On a fait disparoître quelques-unes de celles-ci dans les nouveaux ouvrages *élémentaires*, mais on en a conservé d'autres; on a pris à tâche surtout de perfectionner l'Anatomie et la Physiologie *végétales*, et on a semblé croire que les progrès qu'on y avoit faits étoient tels, que l'on connoissoit aussi bien leurs Parties *intérieures* que les *extérieures*; en sorte que c'est par les premières qu'on a commencé leur exposition, sous le nom d'*ORGANES élémentaires*; mais jusqu'à présent on ne s'est pas mis beaucoup en peine de définir ce qu'on doit nommer Organes dans les Plantes. De plus, on est loin encore, à ce que je crois, d'oser se flatter d'être parvenu jusqu'à déterminer leurs dernières Parties *intégrantes*, ou ce qu'on nomme leurs Elémens; Terme pris, comme on voit, dans un sens différent que celui qu'on lui attribue, lorsqu'on en fait le Titre du Livre qui contient les Principes didactiques d'une Science.

Grâces à tous ces travaux, mille chemins sont ouverts pour pénétrer dans le sanctuaire de la Science; les uns y conduisent plus *promptement*, mais les autres plus *sûrement*. Après toutes ces tentatives j'en fais une nouvelle, parce que je crois que les circonstances où je me suis trouvé m'ont mis à même de faire des découvertes qui avoient échappé à mes Devanciers. Je vais les ratta-

cher, sur un plan que je crois nouveau, à toutes celles qui ont été faites précédemment.

Pour y parvenir, j'ai osé tracer, après Bacon et d'Alembert, un Tableau ou Arbre encyclopédique, divisant les connoissances humaines en vingt Parties. Ce sont autant de Bourgeons. J'en ai détaché un, qui, sous le nom de *Phytologie*, concerne les Plantes, et j'en ai recomposé un nouvel Arbre : il fournit d'abord deux branches principales, l'Aitiologie et l'Histoire. Elles ont été indiquées d'abord par Théophraste, ensuite par Zaluziani, en 1592.

Sous le nom d'*Aitiologie* je comprends tout ce que l'examen des Plantes peut présenter de remarquable, et qu'on pourroit découvrir par ses propres observations, ou l'Autopsie. Je les considère d'abord en elles-mêmes, c'est-à-dire, faisant abstraction des Corps *environnans* : la CROISSANCE, ou l'Augmentation de leur Volume, est le Phénomène le plus remarquable qu'elles présentent ; c'est le produit de la reproduction par Bourgeon.

C'est ici que je diffère le plus de tous ceux qui m'ont précédé : c'est en fondant ensemble l'Anatomie et la Physiologie végétale. Jusqu'à présent on avoit paru agir comme celui qui, voulant découvrir le principe du mouvement d'une Montre, commenceroit par la démonter, et ensuite examineroit en particulier chacune des Roues et autres pièces qui la composent. Au lieu de cela, je commence par examiner attentivement tout l'extérieur de la Machine supposée en repos ; j'apprends par ce moyen, le rapport qu'ont toutes les parties entre elles. Ce sera donc le sujet de la IIe SÉANCE, ou de celle qui suivra celle-ci. Ainsi sous le nom de PHYTOGNOMIE, elle traite de l'Extérieur des Plantes.

Dans la IIIe SÉANCE, je rends le mouvement à la Plante, pour suivre encore à l'extérieur le développement du Bourgeon. C'est par-là que je donne une idée de la formation des Plantes en général, et des Arbres en particulier. Après avoir fixé quelques époques dans leur progrès, je pénètre graduellement dans l'intérieur, en indiquant les différentes parties qui se rencontrent de la Circonférence au Centre. C'est donc un commencement

d'Anatomie *réelle*, ou de Dissection ; mais, comme je m'occupe plus à indiquer la connexion qu'elles ont entre elles, et à suivre leur développement comparé époque par époque avec les parties extérieures, qu'à examiner leur contexture, c'est proprement la *PHYSIOLOGIE végétale*. Aussi, j'avois désigné cette Séance par ce titre; mais comme il est trop général, j'ai préféré celui de PHYTAUXIE, ou Accroissement des Plantes, parce que c'est le principal résultat du développement du Bourgeon.

IVe SÉANCE. — Dans mon premier plan, elle étoit consacrée à l'Anatomie réelle, étant une suite immédiate de la précédente ; mais j'ai jugé que les deux suivantes pouvoient encore procurer des Documens utiles pour bien connoître l'Intérieur. Jusqu'à présent j'ai représenté la nature marchant librement ; mais qu'*arrive-t-il quand elle est contrariée?* sera la Question que j'entreprendrai de résoudre. Je ferai donc passer en revue toutes les Atteintes qu'on peut porter à la Vitalité des Plantes. C'est surtout en retranchant quelques-unes de leurs Parties, et l'on verra qu'il en résulte presque toujours une Réparation. On met donc en jeu une force intérieure, placée en réserve pour n'agir qu'en cas de besoin. C'est la PHYTOTRAUMATIE, ou Blessure des Plantes.

Ve SÉANCE. — *Que deviennent les parties retranchées?* — Cette Question est la suite de celle qui est résolue dans la précédente Séance. On verra que presque toutes, quand on les place dans des circonstances favorables, redonnent de nouvelles Plantes ; cela, parce qu'elles contiennent des Bourgeons *manifestes* ou *latens*. C'est donc l'examen des Boutures, des Marcottes et des Greffes. Un petit nombre de cas exceptés, c'est la main seule de l'Homme qui peut profiter de ces inépuisables ressources de la Nature. Je nomme cette partie PHYTOSCHESIE, ou Division des Plantes, car c'est par-là qu'on rompt l'Individualité des Plantes.

VIe SÉANCE. — *Anatomie réelle*, ou *Examen des Parties qui composent les Plantes*.—Dans la seconde Séance on aura déjà vu qu'à l'*Extérieur* elles sont toutes continues, ne formant qu'un seul tout. Nous retrouverons

la même continuité à l'*Intérieur;* ainsi nous n'y verrons rien de semblable à ce qu'on nomme Articulations dans les Animaux. J'espère démontrer aussi facilement, par cet examen, qu'il ne s'y trouve rien d'analogue aux Organes de ceux-ci : ce sera en passant en revue les différentes parties observées dans la troisième Séance, mais dans un ordre inverse, c'est-à-dire du Centre à la Circonférence, rapportées à deux coupes, l'une *verticale*, l'autre *horisontale*. Ainsi, l'on verra la Moelle, le Corps *ligneux* et le *cortical*, liés entre eux par les Rayons *médullaires*. Ce sont les Parties solides; mais elles sont abreuvées de Sucs : ce sont les Liquides. De plus on y constate l'existence de Fluides *aériformes*. Cette Séance est la PHYTOTOMIE: réunie aux quatre précédentes, elle complète la BLASTOGRAPHIE. Je tirerai pour résultat de cet ensemble la preuve que les Végétaux en général sont composés de deux substances primordiales, le *ligneux* et le *parenchymateux*, qui ne peuvent jamais se changer l'une dans l'autre.

VIIe SÉANCE.—*Inflorescence*, ou *de la première apparition de la Fleur.* —Jusque-là j'ai considéré les Plantes comme ne se reproduisant que par Bourgeon; mais, comme on l'a vu dans la cinquième Séance, il faut, pour l'ordinaire, que la main de l'Homme le détache pour aller recommencer un nouvel Individu. Si cette partie seule avoit la faculté de reproduire les Plantes, elles resteroient donc isolées : quelques-unes s'étaleroient au loin; mais elles disparoîtroient entièrement, si quelque accident les faisoit périr. Mais la Nature a pourvu plus efficacement à leur Propagation : c'est par le moyen des Graines. C'est un Embryon *mobile* : elles sont en général précédées par une FLEUR. C'est donc son apparition qui fera le sujet de cette Séance, que je nommerai PHYTONYMPHIE, ou Fiançailles des Plantes. C'est le point le plus important pour la culture des *Arbres fruitiers*; cependant on n'a jusqu'à présent que des notions incomplètes sur cet objet.

VIIIe SÉANCE.—*Elle traitera du Développement ou de l'Epanouissement de la Fleur.*—Les Phases de ce développement sont intéressantes à observer, par rapport au Temps,

soit suivant le cours *annuel* ou le Calendrier de Flore, soit suivant le cours *journalier* ou l'Horloge de Flore. C'est la partie brillante de la Plante, *Gaudium plantarum*, comme disoit Pline. On sait assez généralement que c'est à la Corolle qu'elle doit toute sa parure; elle frappe tous les yeux; elle enveloppe des Parties plus essentielles, quoique long-temps on y ait fait peu d'attention : ce sont les Etamines et les Pistils. Des observations nombreuses ont prouvé qu'elles étoient analogues au Sexe des Animaux, et l'on a reconnu que l'Etamine étoit le *Mâle*, et le Pistil la *Femelle*. C'est donc la PHYTOGAMIE, ou Noces des Plantes. On voit que, par le sujet qu'elle traite, cette Séance est des plus intéressantes : de plus, elle est très-importante, parce que, comme on le verra, c'est là que se trouvent les bases du plus grand nombre des Systèmes.

IXe SÉANCE. — Sous le nom de MATURATION, j'examinerai les différentes modifications qu'éprouve le Pistil en devenant un Fruit contenant les Graines, jusqu'au moment où celles-ci parvenues à leur état de perfection, s'échappent de leur enveloppe, par la DISSÉMINATION, pour aller porter plus ou moins loin le Germe qu'elles renferment. C'est la PHYTOTOCIE, ou l'Accouchement des Plantes.

Pour résultat de ces trois Séances, je chercherai à démontrer que la Fleur n'est autre chose que la transformation d'une Feuille et du Bourgeon qui en dépend; que la Feuille donne Calice, Corolle et Etamine, et que le Bourgeon devient le Fruit produisant la Graine.

Xe SÉANCE.— La GERMINATION.— C'est le commencement de la Végétation, c'est-à-dire le moment où la Plante, sortant de son enveloppe, éclôt. C'est donc un point d'où le plus grand Arbre est obligé de partir : ce point est un véritable Bourgeon qui détermine son origine; ainsi, nous voilà ramenés à la seconde Séance, ce qui complette le cercle de la Végétation.

En la parcourant pour chaque Espèce, et les rapprochant successivement les unes des autres, on voit qu'elles ont des rapports plus ou moins éloignés qui tendent à en former des groupes, dont les uns sont tellement circonscrits, qu'un petit nombre de circonstances suffisent pour les

distinguer : ils forment leur Caractère; tandis que les autres, étant plus vagues, sont plus difficiles à déterminer. Je désignerai cette partie par le nom de PHYTOGÉNÉSIE.

XIe SÉANCE. — *Nutrition des Plantes.* — Une augmentation en Volume et en Poids est le résultat de la Végétation: chaque Plante, pour l'acquérir, a donc été obligée de faire passer dans son intérieur une substance étrangère. Ce sera l'examen des moyens qu'elle peut employer pour y parvenir, qui fera le sujet de cette Séance. Il est immense, en sorte qu'il demanderoit à lui seul un Cours pour être développé convenablement, car il s'agit de la Composition et Décomposition de la Plante ; c'est donc la Chimie *végétale.* Là je devrois réunir tous les travaux qui se continuent de tous côtés avec une activité infatigable ; mais je ne pourrai en donner qu'un extrait. Que les Chimistes fassent attention au cercle de la Végétation développé dans les Leçons précédentes, et j'ose leur prédire que des Découvertes de la plus haute importance les y attendent. Jusqu'à présent on a procédé, dans l'Analyse *chimique*, en allant des corps *bruts* aux corps *animés :* qu'on suive la marche inverse en observant directement les changemens qu'éprouvent les substances dans le Laboratoire *vivant.* Cet examen est essentiel pour compléter l'examen des Phénomènes qui constituent la Végétation.

C'est donc le rapport des Plantes avec les corps environnans qui, sous le nom de PHYTOTROPHIE, fera le sujet de cette Séance. La Géographie des plantes en est une corollaire ; car leur dispersion sur le Globe dépend du degré de *froid* et de *chaud,* que chacune d'elles est en état de supporter ; ensuite sa Position particulière, ou sa STATION, est déterminée par sa disposition à supporter plus ou moins la Sécheresse ou l'Humidité, ce qui fait d'abord qu'elle évite ou fuit le bord des Eaux ; ensuite qu'elle préfère le sol, suivant qu'il est *argileux*, *sablonneux* ou *calcaire.*

Là finit l'Aitiologie, c'est-à-dire l'examen des Plantes considérées en elles-mêmes. A la rigueur, une personne isolée pourroit parvenir à recueillir toutes ces connoissances ; ce seroit par l'Autopsie ; tandis que la seconde

partie, ou l'Histoire, ne peut être que transmise. Ainsi elle est reçue par Autorité.

XIIe SÉANCE.— NOMENCLATURE.— La première base de la connoissance d'une Plante, c'est d'apprendre son Nom. Ce ne peut être que par communication qu'on le recevra tel qu'il a été transmis d'âge en âge. C'est dans l'Enfance que le plus grand nombre s'acquiert, ainsi que par tradition; mais chaque Peuple n'en a qu'un certain nombre dans sa propre Langue, en sorte qu'il n'a de connoissance positive que d'une partie des Plantes qui l'entourent, le reste est pour lui dans le vague. Non-seulement ces Plantes ont un Nom particulier; mais, de plus, chacune de leurs parties est distinguée par un Nom. L'Ecriture a donné le moyen de fixer pour toujours cette Nomenclature.

Ces Noms sont passés d'une Langue dans une autre, avec plus ou moins d'altération; ainsi, les Latins ont adopté une partie des Noms *grecs :* les uns et les autres sont passés dans le Français ainsi que dans les autres Langues modernes; mais ils y sont venus à différentes époques, et il n'y en a qu'un certain nombre qui se soient répandus parmi le Peuple, les autres n'ont paru que dans les Livres : de-là deux sortes de Noms, les *vulgaires* et les *savans.*

XIIIe SÉANCE.—MÉTHODES.—Ces Noms, s'augmentant à raison des Découvertes qu'on a faites, et surtout par les Voyages, il en est résulté une foule immense, dans laquelle on a cherché à mettre de l'ordre. C'est, comme l'a dit Césalpin, le premier qui ait exécuté une Méthode, en imitant un Général d'armée qui divise ses troupes en Brigades, Régimens, Bataillons, Compagnies, etc. : enfin, on en est venu jusqu'aux simples soldats. D'abord, on a rangé les Plantes par l'ordre *alphabétique* de leurs Noms. C'est, comme nous l'avons dit, par ce moyen qu'on peut aller d'un Nom connu à la Plante qu'on ne connoît pas, recherche aussi utile que l'inverse, qui demande à aller de la Plante connue à son Nom inconnu. C'est donc par un Dictionnaire qu'on parvient à la première solution; par une MÉTHODE, à la seconde. On se trouve familiarisé avec la marche du premier ouvrage, dès l'enfance. Il n'en est pas de même pour le second; aussi présente-t-il plus de

difficulté pour son usage : car une Méthode consiste dans la distribution de la totalité des Plantes, suivant un petit nombre de bases prises dans la Nature, et combinées ensemble. Mais, au fond, toutes les parties des Plantes, étant prises deux à deux, peuvent servir à leur Classification : de là les soixante-quatre systèmes imaginés par Adanson. Pour faire usage de chacun d'eux, il faut connoître d'avance le point qui leur sert de base : c'est donc un emploi des connoissances acquises dans la première partie de ce Cours, ou l'Aitiologie. Mais on s'est aperçu de bonne heure qu'on ne pouvoit obtenir de distinctions tranchantes, qu'en se bornant aux parties de la fructification, la Fleur et le Fruit, et, depuis Césalpin, elles ont été employées presque exclusivement, mais combinées de différentes manières. Ainsi, Tournefort ayant pris pour première base la partie la plus brillante, la Fleur, fonde sur sa figure les Classes, tandis qu'il se sert du Fruit pour établir ses Sections ; mais comme, suivant l'occasion, il lui substitue d'autres parties, on ne qualifie son arrangement que du nom de Méthode ; au lieu que Linné, ne fondant ses Classes que sur les Etamines, et les Sections sur les Pistils, il a cru que cette marche, plus rigoureuse en apparence, devoit porter le nom de Système, et il le qualifie de *sexuel*, attendu qu'il repose sur les deux parties qui constituent le Sexe des Plantes.

Nous nous bornons à citer ces deux Classifications comme les plus célèbres ; mais beaucoup d'autres ont été proposées. Nous les examinerons successivement ; et, cherchant à déterminer les avantages et les inconvéniens de chacune d'elles, nous verrons s'il ne seroit pas possible de former de leur ensemble un Système plus parfait.

XIVe SÉANCE. — *Genres et Espèces.* — Toutes ces Méthodes, par deux ou trois divisions primordiales, arrivent toujours à d'autres réunions de Plantes plus ou moins considérables. Enfin on arrive à des Plantes isolées ; mais d'autres sont réunies en groupes par tant de points de ressemblance, qu'on a de la peine à les séparer ; de sorte que, par une sorte de sentiment d'instinct, on les a confondues sous le même Nom et suivant le besoin qu'on en avoit,

on les a distinguées en ESPÈCES par une Qualification ; mais on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il y avoit beaucoup de vague dans ces Déterminations, et l'on a cherché dans la Nature même des règles qui pussent les fixer. Conrard Gesner indiqua le premier qu'il falloit les fonder sur la considération seule de la Fleur et du Fruit, ce qui fut confirmé par Columna ; mais ce fut Reneaume qui les mit le premier en pratique ; et, comme c'étoit un simple essai, il resta dans l'oubli. Enfin Tournefort, reprenant l'idée de Gesner, en fit l'application à la totalité des Plantes qu'il connoissoit, et il prononça que toutes les Plantes qui auroient un certain degré de conformité dans la Fleur et le Fruit, ce qui constitue le CARACTÈRE, porteroient invariablement le même Nom, ce qui formeroit un GENRE; mais comme ce Nom pouvoit avoir une signification précise qui ne s'accorderoit pas avec toutes les Espèces, il voulut qu'on le regardât comme primitif; ainsi, la première base de la Nomenclature *savante* devoit être fixée par ce moyen. Mais Tournefort, ne s'étant pas donné la peine d'examiner tous ces Noms, Linné survenant, trouva que beaucoup d'entre eux n'étoient pas convenables, et il les changea : il eut raison dans quelques cas, mais il eut tort dans beaucoup d'autres. Il rendit cependant un service plus important à la Science, en fixant la Nomenclature des ESPÈCES. Tournefort, ne voulant pas trop innover, avoit conservé celle de ses prédécesseurs, surtout celle des Bauhins ; mais Linné la fonda sur des principes souvent justes, mais quelquefois hasardés. Il en fut de même pour la distinction des VARIÉTÉS ; et quoiqu'il fasse entendre que jusqu'à lui on les avoit confondues avec les Espèces, on pourroit prouver, par beaucoup d'exemples, que Tournefort, qu'il a souvent critiqué sur ce point, se faisoit une idée plus juste que lui de ce qui les constituoit. Enfin, par cette suite de travaux, la Nomenclature de la Science fut totalement différente de celle du vulgaire.

XVe SÉANCE. — *Méthode naturelle.* — On a vu que les Méthodes dont on a parlé précédemment, n'étoient fondées que sur un petit nombre de points de comparaison; on s'aperçut facilement que beaucoup de Plantes, qui

se rapprochoient par-là, différoient sur tous les autres; que, par conséquent, beaucoup d'affinités manifestes étoient rompues. C'est ainsi que Linné réunit la Pimprenelle au Chêne : on convenoit de ces disparates, mais on les excusoit sur la nécessité, en disant que le seul but, en rapprochant ces Plantes, étoit de faciliter leurs recherches, qu'il en résultoit des Méthodes *artificielles*; qu'elles suppléoient la *naturelle*, c'est-à-dire celle où les Plantes ne seroient réunies que par des Affinités réelles. Cependant la création des Genres en étoit le premier fondement; il ne s'agissoit donc que de les réunir. Cela avoit été facile dans beaucoup de cas, ensorte que, quelque différent que fût le point de départ des Méthodistes, ils avoient conservé un certain nombre de séries intactes. Linné les réunit sous le titre de *Fragmens de Méthode naturelle*, mais sans donner le motif de leur rapprochement; Adanson l'exécuta par ses *Familles des Plantes*. Ce fut par une sorte d'empyrisme qu'il y parvint. Rangeant toutes les Plantes qu'il connoissoit dans ses soixante-quatre Systèmes, il jugeoit de leur degré de rapprochement par le nombre de ces Systèmes où elles se trouvoient réunies; il résulta de cet examen les tableaux qui précèdent chaque Famille; elles sont au nombre de cinquante-huit; mais étant rangées entre elles par des Affinités qui ne sont pas toujours faciles à saisir, il en résulte qu'elles ont l'air d'être jetées au hasard.

Mais M. de Jussieu ayant augmenté le nombre des Familles, a voulu combiner les avantages de la Méthode *artificielle* avec la *naturelle* : il y est parvenu en perfectionnant celle de Tournefort, c'est-à-dire en cherchant à la fonder sur des Caractères plus importans que ceux adoptés par cet Auteur.

XVIe SÉANCE. — *Emploi d'une Méthode artificielle pour la recherche du nom d'une Plante.* — Toutes les connoissances qu'on a pu acquérir, en suivant jusqu'à ce moment ce Cours, n'ont paru avoir aucune application directe, elles peuvent donc être regardées comme *théoriques :* ici seulement elles commencent à être *utiles.* Ainsi je me suis borné à rendre *Savans* ceux qui m'ont

écouté. Je vais tâcher maintenant de les rendre *Habiles*. C'est en leur apprenant à trouver par eux-mêmes le Nom de chaque Plante qu'ils pourront rencontrer. Dans le fait, c'est là que commence ce qu'on est accoutumé à regarder comme la Botanique, c'est-à-dire *trouver le Nom d'une Plante*. Aussi, la plus grande partie des Cours ne consistent qu'à faire passer en revue un certain nombre de Plantes en leur appliquant un Nom; mais c'est priver du plus grand plaisir que procure cette Science, car il consiste à regarder chaque Plante qu'on voit pour la première fois, comme une Enigme dont on cherche à deviner le Mot. C'est donc par le moyen d'une Méthode, ou du Livre où elle est consignée. Comme je l'ai dit ailleurs, elles se réduisent toutes à une suite de Questions posées de manière qu'on arrive avec certitude par la dernière au Nom cherché.

Mais il faut que ce Nom y soit : on en sera sûr, si l'on se sert, pour cette recherche, d'un Ouvrage qui les contienne tous ; mais aussi c'est une foule immense dans laquelle on court risque de se perdre. Ce danger diminuera si ce nombre est borné; si, par exemple, on ne présentoit que les seules Plantes qu'on prévoit que l'Elève pourra rencontrer. C'est ce qu'on a exécuté en faisant l'Enumération des Plantes qui croissent dans un canton déterminé. On les a donc renfermées dans des Ouvrages *particuliers* auxquels on a donné le Titre commun de FLORE.

Mais on peut rencontrer une Plante qui ne soit pas comprise dans l'Ouvrage, soit que le hasard ait apporté sa Graine d'ailleurs, soit qu'elle ait échappé aux recherches de l'Auteur : quand on peut constater qu'elle est dans ce dernier cas, il en résulte le plus grand plaisir pour un Elève, celui de se croire plus *Savant* que son Maître.

XVIIe SÉANCE.— *Recherche du Nom des Plantes par la MÉTHODE naturelle*. — Jusqu'à présent les partisans même de cette Méthode ont pensé qu'elle ne pouvoit être mise en pratique par les Commençans, et qu'ils ne pouvoient parvenir à trouver le nom des Plantes qu'ils pouvoient rencontrer, que par un Système *artificiel*; c'est

pour cela que l'on a continué à publier des Flores systématiques. Je crois, au contraire, que les Familles *naturelles* sont le moyen le plus sûr, et en même temps le plus facile, pour parvenir à la connoissance des Plantes. Il paroît que J.-J. Rousseau pensoit de même, puisque, comme je l'ai dit, quoique partisan très-enthousiaste du Système de Linné, c'est par les Familles naturelles qu'il veut introduire son Elève dans la Botanique. Il lui en signale successivement plusieurs, qui sont telles que, dès l'instant qu'on a examiné une des Plantes qui la composent, on reconnoît toutes les autres; ainsi par une Fleur de Chou vous connoissez les Crucifères, et par une Fleur de Carotte toutes les Ombellifères.

Il faut remarquer que les trois quarts des Plantes qui croissent dans un canton déterminé, comme seroient les environs de Paris, viennent se ranger dans une vingtaine de groupes aussi bien circonscrits que les deux que je viens de citer; ensorte que lorsque vous en avez bien examiné une, vous leur rapportez sans hésitation toutes les autres. Quant aux Plantes, qui restent éparses, leur singularité, qui les isole, contribue à les désigner si complètement, que souvent, à leur première vue, leur Nom semble vous être dicté par inspiration. Remarquez bien qu'on peut devenir *Savant* par un Système; mais ce n'est que par la Méthode *naturelle* qu'on devient *habile*.

XVIIIe SÉANCE. — *Usage des Plantes.* — Voilà le dernier but où conduit la Botanique, car il est certain que dès que, par un moyen quelconque, j'ai appris le Nom d'une Plante, je suis à même de consulter les Personnes et les Livres sur l'emploi qu'on en peut faire; mais de plus, si je considère la manière dont elles nous sont utiles, je vois que c'est souvent par quelques-unes de leurs parties, exclusivement aux autres.

Mais quelques Fruits exceptés, nous ne pouvons nous servir d'aucune de ces substances qu'en leur faisant subir une préparation. C'est l'Art. C'est par l'entremise d'agens mis à notre disposition, entre autres le Feu et les Métaux, surtout le Fer, que nous y parvenons : de-là, différentes branches d'Industrie qui, pour être développées suffisamment, demanderoient un Cours particulier, dans lequel on

passeroit les Plantes en revue, comme nous procurant les Alimens, les Médicamens, l'Habillement, le Logement et l'Agrément.

XIXe SÉANCE. — *Culture des Plantes.* — De l'usage des Plantes naît la nécessité d'avoir toujours à notre portée, celles qui nous sont utiles : c'est par la CULTURE. Comme nous sommes familiarisés avec elle dès notre enfance, nous n'avons pas besoin de nous mettre en peine des moyens de les connoître : ainsi les Classifications sont de peu d'usage pour le Cultivateur, ainsi que tout ce qui concerne l'Histoire. Il n'en est pas de même de l'Aitiologie : comme elle donne connoissance du développement des Plantes, il n'est pas une Opération d'Agriculture qui n'en soit une dérivation.

Ces Opérations sont plus ou moins compliquées, suivant la nature des Plantes qui les concernent ; de-là ses différentes branches, dont voici les principales : le Parterre, le Potager, le Verger, le Bosquet, le Champ, la Vigne, la Prairie, le Parc, le Taillis, la Forêt ; chacune d'elles peut être traitée à part, ainsi que Charles-Etienne nous en a donné le modèle, il y a près de trois siècles, dans son *Prædium Rusticum.*

Ce qui met le plus de différence dans ces genres de Culture, c'est la durée des Plantes qui les concernent : elles sont *annuelles* ou *vivaces* : les premières ne demandent que d'être ensemencées et livrées par-là au Cours des Saisons, ne donnant plus d'autre peine que de les recueillir ; tel est le Blé.

Quant aux secondes, les unes périssant tous les ans jusqu'à la superficie du sol, ne donnent guère plus d'embarras que les *annuelles* ; mais les autres, dont les parties extérieures persistent, comme les Arbustes et les Arbres, peuvent être cultivées individuellement, et souvent on leur prodigue des soins plusieurs années de suite, avant que par leurs Fruits ils récompensent des peines qu'ils ont causées ; enfin, des siècles s'écoulent avant que le Chêne puisse rendre le produit du Sol qu'il a occupé. Voilà donc deux genres de Culture, dont la pratique influe non-seulement sur les Individus, mais même sur les Nations. Ainsi, même le Peuple *nomade* peut semer

quelques Plantes *annuelles* autour de sa Tente, il pourra encore en récolter le Fruit; mais il ne peut songer à planter un Pépin ou un Noyau, car pour en profiter il faut une stabilité qui permette de spéculer sur l'avenir, et il faut songer à plusieurs suites de Générations pour couvrir un terrain de Glands afin d'en obtenir une Forêt.

C'est donc par les Plantes, surtout par les Arbres, que les Peuples semblent s'identifier avec le Sol; ils sont des témoins irrécusables du degré de Civilisation où ils sont parvenus.

C'est par eux, belle France, que dans tous les temps tes destins ont été réglés, depuis le moment que ton riche Sol, favorisé par un Climat *tempéré*, a admis dans son sein une nombreuse population. Quelques hordes de Celtes pénètrent dans cet espace de terre; des Forêts immenses et des Marais profonds se partageoient sa superficie; ils choisissent les lieux les plus dégarnis pour y fonder leurs habitations. Il ne forment donc que des Peuplades isolées. Il ne s'agit point alors d'élever des Arbres, il faut, au contraire, les faire disparoître pour faire place aux Plantes *herbacées*.

Cependant, malgré leur isolement, des coutumes les rassemblent à certaines époques : là, quelquefois ils obéissoient à un élan belliqueux qui les entraînoit dans des entreprises hardies. Leurs Guerriers se rassemblent, ils passent les Alpes, soumettent une partie de l'Italie, sous la conduite de Brennus. Ils sont sur le point de détruire cette Rome qui, depuis, leur devint si fatale. Quelle étoit la cause de ce grand mouvement? le seul désir de se procurer la Vigne, l'Olivier et le Figuier, et ils naturalisent sur quelques points de leur contrée ce produit de leur courage.

Les siècles s'écoulent, cette Rome épargnée marche à pas rapides vers ses hautes destinées; elle doit asservir le Monde entier : la Gaule est enfin attaquée. Les Défenseurs que celle-ci oppose à ses Agresseurs ont des armes égales; ils les surpassent peut-être en courage; cependant elle succombe : César, le plus habile Général qui ait existé, en dix ans de temps la soumet totalement. La désunion de ses Peuplades en est la cause; chacune, attaquée

en détail, succombe, tandis que les autres restent tranquilles spectatrices de son désastre ; trop tard elles songent à se réunir, leur effort ne sert qu'à augmenter la gloire de leur Conquérant.

A partir de ce moment la Gaule partagea les destinées de l'Empire romain, elle fut obligée de se plier aux volontés ou même aux caprices de ces maîtres du Monde. C'est ainsi qu'elle vit une partie de ses Vignes arrachées par l'ordre du farouche Domitien, et Probus s'acquit, de sa part, une reconnoissance éternelle, parce qu'il lui permit de profiter de la bonté de son territoire en reformant des Vignobles. Enfin, l'Empire romain succombant sous l'effort des peuples qu'il avoit comprimés jusqu'alors, les Francs sortent des Forêts de la Germanie, passent le Rhin, et fondent la Monarchie *française* ; les Vainqueurs se mêlent aux Vaincus, et un nouvel ordre de choses s'établit. Un Chef devient le centre autour duquel se réunissent les peuplades éparses ; insensiblement elles se fondent en un seul corps de Nation. De nobles Familles s'identifient avec le Sol. Cependant la barbarie régnoit de tous côtés : un Héros paroît, Charlemagne ; il étend la domination des Français sur la majeure partie de l'Europe ; mais il ne profite de ses victoires que pour propager des connoissances utiles parmi les peuples qu'il soumet. Ses succès ne l'enivrent pas, il préfère toujours l'intérieur de sa famille au tumulte de la Cour ; et de la même main dont il prescrivoit des lois aux Peuples, depuis la Baltique jusqu'au centre de l'Espagne, il régloit la manutention de ses Domaines. Ainsi, parmi ses *Capitulaires*, il en est un dans lequel il entre dans les plus petits détails sur les soins qu'il veut qu'on prenne de ses Maisons de campagne, et il va jusqu'à donner la liste des Arbres et des Plantes qu'il veut qu'on y cultive ; monument précieux, puisque c'est le seul qui nous donne une idée de la Culture à cette époque.

On sait que ses Successeurs ne furent pas capables de soutenir l'immense fardeau qu'il leur avoit laissé, et quoiqu'il fût partagé, il échappa bientôt de leurs débiles mains : plutôt Pères de famille que Rois, ils ne purent maintenir leur autorité contre les Seigneurs devenus Sou-

verains subalternes. Tout ce qu'on nous a conservé de leur vie privée, c'est qu'ils aimoient à quitter leur Capitale, pendant la belle saison, pour habiter leurs Maisons de campagne, et elles n'étoient pas des Palais *somptueux*, mais de simples Métairies, ou plutôt des Vergers. « Ainsi, » dit Liebaut (*Maison rustique*), nos anciens Fran- » çais, qui ont premièrement écrit nos Romans et His- » toires, ont pris et usurpé ce nom pour un lieu de plaisir » aux Princes, qu'anciennement on appeloit *Séjour* et » maintenant *Beau-Regard.* »

On apprend, par quelques passages épars, qu'ils aimoient à y réunir les meilleures espèces de Fruits, et elles étoient déjà assez nombreuses; ce que témoignent les Noms qui se sont conservés. Ainsi, la Poire de Bonchrétien existoit dans les Gaules avant la Monarchie, puisque, suivant une ancienne Chronique, elle avoit été apportée de Pannonie par saint Martin, et depuis cette époque elle s'étoit maintenue en Touraine. Il paroît qu'alors chaque Province avoit une espèce particulière de Fruits dont elle se glorifioit; c'étoit la Poire de St.-Lézin, en Anjou; celle de Portal, en Poitou. Cela suppose que la Greffe, l'opération la plus délicate de la Culture des Arbres, s'étoit toujours maintenue en France. Il est vrai que c'étoit une routine aveugle qui la dirigeoit; car, jusqu'à Charles V, on ne connoissoit aucun Traité d'Agriculture en langue *vulgaire*. Mais ce Roi, qui mérita à si juste titre le surnom de *Sage*, contribua puissamment à dissiper les ténèbres qui nous entouroient; ce fut surtout en faisant traduire du latin les ouvrages étrangers : de ce nombre furent, entre autres, ce qu'on intitula le *Grand propriétaire*. C'est une sorte d'*Encyclopédie*, bien informe et bien barbare, il faut en convenir, où il se trouve cependant quelques détails de pratique, notamment sur la greffe; et ils étoient bien mieux exposés dans les *Proufits champêtres*, sorte de *Maison rustique*, traduite en même temps de *Crescenti*; mais ils n'auroient pu servir qu'au plus petit nombre, si la découverte de l'Imprimerie n'eût, quelque temps après, donné les moyens de les propager. De cette Découverte date une des époques les plus remarquables dans l'histoire de l'esprit humain : ce n'étoit

pas assez de répandre l'instruction, il falloit lui trouver des Alimens; on en obtint en rentrant en communication avec la docte antiquité, et tous ces trésors enfouis depuis si long-temps reparurent au grand jour, grâce au petit nombre de Savans échappés au désastre de Constantinople; mais ce fut d'abord dans leur Langue particulière, le Grec et le Latin : on ne tarda pas à les *vulgariser*, comme on disoit alors, en les traduisant en français. Par ce moyen nos Cultivateurs purent profiter des préceptes que Caton, Varron et Columelle avoient prescrits aux Romains; ils vinrent se réunir aux deux ouvrages cités plus haut, qui avoient été des premiers à sortir des presses françaises.

La découverte de l'Amérique et la navigation perfectionnée à l'envi par les Portugais et les Espagnols, en nous ouvrant un accès facile avec tout le reste du Globe, mit le comble à cette suite de circonstances qui fit renaître le goût des connoissances utiles. Outre les avantages immenses que la Géographie tira de ces Voyages, il en résulta une grande augmentation dans nos richesses végétales. Auparavant ce n'étoit que de loin en loin que nous avions fait quelques acquisitions de ce genre, et, comme du temps de Brennus, elles avoient été le produit de notre impétuosité guerrière, car un petit nombre d'Arbres fruitiers dont quelques Croisés avoient à leur retour enrichi leurs Vergers, étoient le seul monument qui restât de ces grandes entreprises où l'Europe entière avoit, pendant deux siècles, tenté si glorieusement, mais si infructueusement, d'affranchir le berceau de son culte du joug *mahométan*. Le Mûrier blanc, suivant quelques Auteurs, étoit aussi du nombre de ces conquêtes, mais il n'avoit pas prospéré; il fallut que d'autres expéditions où le caractère français se développa aussi brillamment, soit dans la prospérité, soit dans les revers, l'arrachassent à l'Italie avec l'Insecte utile qu'il nourrit; et, comme on le verra, grâce à la persévérance de nos Souverains, il en est résulté une branche d'Industrie plus productive pour l'Etat que l'acquisition d'une Province. On n'a pu jusqu'à présent fixer la date d'Introductions si avantageuses; pour y parvenir il nous faudroit des Etats de nos richesses végétales; mais où les trouver? A partir

des Capitulaires de Charlemagne, il faut franchir un espace de sept siècles avant d'en retrouver un autre : ce sont les *Heures de la reine Anne de Bretagne.* Dans ce précieux Manuscrit on trouve, dans les marges de chaque page, une figure de Plante, peinte si parfaitement, qu'elles sont, à un petit nombre près, très-reconnoissables; en bas se trouve le nom français : elles sont au nombre de trois cents. Ainsi on peut donc constater, du moins par-là, que nous avions à cette époque un pareil nombre de Noms vulgaires. Ce sont souvent les Plantes les plus communes ; mais il s'en trouve de plus rares et étrangères, dont on constate pareillement l'introduction, comme celle du Blé noir. Tout porte à croire que pour adopter ce genre d'ornement on avoit consulté le goût de la Princesse, et qu'elle étoit familière avec leur connoissance ; on sait qu'elle protégea efficacement les Arts et les Sciences. Elle prépara donc les voies à son illustre gendre, François Ier, qui mérita le surnom de Père des Lettres par le zele qu'il mit à favoriser l'impulsion que les Sciences venoient de recevoir ; il prit plaisir à orner ses palais du produit des Arts, surtout Fontainebleau; de plus, il voulut introduire dans son antique forêt les végétaux que fournissoit déjà le Nouveau-Monde. C'est là, suivant le témoignage de Clusius, qu'on vit croître, pour la première fois, en Europe, le Thuia ; mais le goût ne s'en répandit que lentement parmi les particuliers ; ces efforts furent anéantis par les troubles qui agitèrent la France.

On sait que celle-ci ne recouvra un instant de tranquillité que lorsque, par son avénement, Henri IV lui eut rendu le bonheur. Ce Monarque a acquis, sous tant de rapports, des titres à la reconnoissance des Français, qu'on ne signale ordinairement que les plus brillans ; ainsi l'on ne sait guère que c'est un de nos Souverains qui s'est le plus occupé de la culture des Arbres : entre autres il avoit fait planter par son jardinier, Claude Mollet, plus de 7,000 pieds d'Arbres fruitiers à Fontainebleau. Il aimoit à causer familièrement avec ce simple Ouvrier, mais devenu habile pour son temps. C'étoit surtout avec Olivier de Serres qu'il puisoit les moyens d'être utile à la France en encourageant la Culture des Arbres ; et pour mettre

en pratique les Découvertes de ce patriarche de l'Agriculture française, il fit planter les Tuileries en Mûrier. C'est à lui que nous devons la fondation du jardin de Montpellier et de Paris. Il encourageoit aussi les efforts que faisoient les frères Robin pour introduire en France des Arbres étrangers.

On connoît le soin particulier que prit son digne ministre Sully, pour repeupler la France d'Arbres, car déjà on se plaignoit qu'ils devenoient rares. Il publia les Edits les plus sages pour que les coins les plus arides fussent plantés en Orme. Ils ont prospéré sur quelques points élevés, et le peuple, en les apercevant de loin, a appris à bénir sa mémoire en les nommant des Rosny.

Louis XIII, agité pendant tout son règne, se seroit livré de préférence à des occupations paisibles; il aimoit la Culture des Arbres, et suivant le témoignage de ce même Claude Mollet, il prenoit plaisir à venir greffer de ses propres mains les Arbres que ce Jardinier élevoit par ses ordres dans les Pépinières royales: elles étoient situées, à ce qu'il paroît, vers les mêmes lieux qu'occupe maintenant cet établissement, car c'est de là que vient le nom de Rue de la Pépinière.

Que ce soit à l'imitation du Monarque ou par toute autre cause, il est certain que c'est à cette époque que la Culture des Arbres *fruitiers* a fait le plus de progrès. Les hommes les plus illustres en France sous tous les rapports, en faisoient un objet de dissipation; des Magistrats comme les Lamoignon et les d'Ormesson, surtout de pieux Solitaires, comme les Arnaud d'Andilly, y consacroient leurs loisirs. On sait que ce dernier s'étant retiré à Port-Royal-des-Champs, dirigeoit manuellement les Espaliers de cette maison, et tous les ans il en offroit à la Reine-mère les prémices.

Louis XIV ayant pris les rênes du Gouvernement, se trouva porté naturellement à encourager tout ce qui étoit en même temps *beau* et *utile*; tous les talens parurent éclore de toutes parts pour embellir son Règne. Si d'un côté Le Nostre traçoit ces magnifiques Jardins dans lesquels, pour ainsi dire, l'Architecture venoit fondre ses formes régulières avec le vague de la Nature, en formant un tout

harmonique d'un vaste local, de l'autre La Quintinie perfectionnoit la Culture des Arbres fruitiers. C'est par ses soins que le Potager de Versailles devint un modèle. Quoique placé sur le terrain le plus ingrat, il le força à donner en abondance des Fruits qui furent le plus bel ornement de ces Fêtes où l'Europe entière venoit admirer la magnificence dirigée par l'élégance et le goût.

Colbert, qui seconda si habilement les grandes vues de ce Monarque, ne négligeant rien de ce qui pouvoit augmenter la prospérité du Royaume, favorisa la Culture des Arbres, d'abord en consolidant l'acquisition du Mûrier; ensuite en fondant une Pépinière en 1670, près du local qu'occupe celle-ci, pour y cultiver des Arbres *étrangers*.

Louis XV, doué de vertus pacifiques qui lui méritèrent le surnom de *Bien-Aimé*, conserva des goûts simples, et il se fit un amusement de la Culture des Arbres et des Plantes de toute espèce; il prit plaisir à les réunir à Trianon, où, grâces aux soins de Bernard de Jussieu, elles se trouvèrent rassemblées, pour la première fois, par Familles *naturelles*. Suivant l'usage, son goût se propagea rapidement parmi les Seigneurs de sa Cour, et de là se répandit dans la Nation.

Ecoutant les avis de personnes instruites, il fit tourner à l'avantage de ses sujets l'impulsion qu'il avoit donnée. Ce fut dans ce but qu'il créa cette Pépinière par les conseils de l'abbé Nolin, et elle devint pour ainsi dire la Métropole de celles qu'on établit dans les différentes Provinces; mais on en plaça une spécialement sous le beau ciel de la Provence, dans le canton d'Hières, si bien favorisé de la Nature. On espéroit que les Arbres des pays les plus chauds, déposés dans cette espèce de Serre naturelle, pourroient insensiblement s'acclimater, en venant de station en station jusqu'à Paris. On leur prépara donc, dans les Pépinières secondaires, des lieux de repos. Par une heureuse idée on choisit les Enfans *trouvés* pour en prendre soin; on les tira des Hôpitaux où ils languissoient: par ce moyen on sembloit les rattacher au Sol qui les avoit repoussés lors de leur naissance. Si l'on ne fut pas aussi heureux qu'on l'espéroit, pour réaliser L'ACCLIMATATION, douce chimère de la Culture! du moins on se procura

des Végétaux plus robustes, qui répandirent leur Ombre sur toute la France. C'est de-là, entre autres, que sortirent ces Arbres qui bordèrent les grandes Routes et les tracèrent au loin aux yeux du Voyageur; arrivé sur le haut d'une Montagne, il découvre par leur moyen le chemin qu'il vient de parcourir, il le suit de l'œil jusqu'à son lieu de départ, et reportant en avant ses regards, il voit se dérouler celui qui doit le conduire jusqu'au gîte; et il s'aperçoit qu'une Ombre bienfaisante va l'accompagner jusqu'à son arrivée. Il ne songe peut-être pas à bénir la mémoire de celui quil a lui a procurée. Le Frondeur désolant s'est plu à énumérer les foiblesses de ce Monarque, et il n'a pas pris en considération les bienfaits de son règne. L'Agriculture encouragée sous tous les rapports, le Commerce s'étendant au loin, grâce à la facilité des communications et à la prospérité des Colonies, enfin des Etablissemens de bienfaisance créés sur tous les points de la France, sont les Monumens qui doivent rappeler sa mémoire à la postérité.

Louis XVI paroissoit destiné à combler le bonheur de la France. Appelé dès sa plus tendre jeunesse sur ce Trône fatal, il y déploya tout de suite la sagesse de l'âge mûr. Orné de toutes les vertus sociales, il fuyoit le faste et ne se plaisoit qu'à la campagne, surtout à Rambouillet; là il faisoit oublier le Monarque, ou ne voyoit plus en lui qu'un bon Gentilhomme occupé à faire valoir ses Terres: il prenoit plaisir surtout à parcourir les Forêts qui l'entouroient; son admiration se fixoit sur les Arbres qu'il rencontroit, et qui avoient acquis par les années toute la majesté de leur développement; mais il aimoit à voir cette ancienne parure de la Gaule, entremêlant son feuillage avec celui d'Arbres transplantés plus récemment de contrées éloignées. Aussi ne négligea-t-il rien pour augmenter ces acquisitions; il seconda puissamment le goût que ses augustes Tantes avoient hérité de leur père pour les Plantes exotiques. Ces illustres Princesses, guidées par leur Médecin, le célèbre le Monnier, contribuèrent donc beaucoup à augmenter ces richesses végétales; celui-ci détermina le choix de plusieurs Botanistes voyageurs, entre autres celui d'André Michaux, qui, peut-être, à lui

seul a fait plus parvenir d'Arbres vivans en Europe qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Son zèle n'a pu être égalé que par son fils. Une partie de leur Récolte, déposée dans cet Etablissement, se trouva répandue sur toute la superficie du Royaume.

Mais c'étoit de son cabinet, où Louis XVI aimoit à se retirer, qu'il préparoit de plus grands accroissemens pour la Botanique. Familier avec toutes les Sciences, il se livroit de préférence à la Géographie, et il rédigea lui-même les instructions qui devoient diriger dans leur voyage La Peyrouse et d'Entrecasteaux.

Il daigna aussi donner des renseignemens à mon frère, Aristide du Petit-Thouars, pour l'expédition qu'il avoit projetée pour aller à la recherche du premier de ces Navigateurs, et dans la dernière audience qu'il lui accorda, il la termina en lui disant : « Tout ce que je demande, » c'est que votre Frère (en parlant de moi) me rapporte » un Herbier, *pour moi*, ajouta-t-il. »

Je me trouvois jeté au Cap de Bonne-Espérance, occupé à remplir ses intentions, lorsque, malgré ses vertus, il succomboit sous la Hache *révolutionnaire*. On connoît tous les malheurs qui ont été la suite de ce crime horrible : le lien de la Société est rompu, la Propriété est violée : ces antiques Manoirs qui avoient traversé les siècles sont détruits, tandis que leurs Possesseurs sont jetés sur des Rives étrangères. Cependant le calme semble renaître, la Nation se trouvant réunie et comprimée par un Chef ; mais toute l'agitation étoit passée dans le cœur de ce Chef. De ce moment plus de repos pour l'Europe, le Français, arraché de son Sol, est entraîné du Nord au Midi ; partout il y porte son caractère, et long-temps des succès éclatans semblent sanctionner la politique de son guide ; il constate le mouvement *excentrique* imprimé à la Nation, en dispersant hors de son territoire les titres des Grands qui l'entourent, et bientôt sa Cour ne paroît plus composée que d'étrangers ; car c'est au Nord et au Midi, des bords de la Vistule à ceux du Tage, que leurs domaines sont assignés. Plusieurs années se sont écoulées pendant lesquelles les Français ne paroissoient plus appartenir au Sol de l'antique Gaule. C'étoit en vain que

les Peuples les plus belliqueux s'étoient opposés à leurs progrès, ils n'avoient fait que multiplier leurs triomphes; mais les Elémens s'en mêlent, leur contrariété prépare un des plus terribles Revers dont l'Histoire ait conservé le souvenir. Le peu de Français qui échappent à ce désastre apprennent, par cette leçon sévère, à apprécier la douceur du Climat que la Nature leur a départi.

Cependant les Saisons s'y renouveloient avec leur régularité ordinaire, et vingt-trois fois les Feuilles étoient tombées des Arbres depuis que l'ordre politique étoit troublé; vingt-deux fois elles s'étoient renouvelées; mais, la dernière, l'hiver, se prolongeant au-delà de ses bornes ordinaires, elles restoient encore engourdies, toute la Nature paroissoit d'accord pour nous présager les plus grands malheurs : le Ciel jusque-là étoit toujours resté sombre; tout-à-coup il se radoucit, en même temps l'horizon politique s'éclaircit. Par un retour inespéré, dont l'Histoire n'offre aucun exemple, nous voyons toute l'Europe, ébranlée pour marcher à la vengeance, prête à la consommer, s'arrêter tout-à-coup, et ses nobles Chefs deviennent nos Libérateurs; un mot leur sert de cri de ralliement, Bourbon; une couleur est le symbole de la paix qu'ils nous offrent, celle du Lys.

La Végétation, cependant, se manifeste, les Bourgeons se gonflent, à travers leurs Ecailles nous apercevons enfin la Verdure, et nous pouvons nous écrier avec J.-J. Rousseau : *Mortels, vous n'êtes point oubliés.* Dans ce moment solennel nous voyons enfin paroître un des descendans de Henri IV, héritier de toutes ses vertus, mais surtout de cette franchise aimable qui s'exprime par des mots heureux; la foule ne paroît se multiplier autour de lui que pour lui donner plus de moyens de manifester sa bienveillance.

La Végétation continue ses progrès, elle déploie toute sa magnificence, aux Feuilles se joignent les Fleurs; c'est dans le moment où elle a acquis tout son éclat, que le Monarque paroît enfin, et c'est au milieu de la campagne, sous ces Draperies tendues par la Nature elle-même, que tout Paris, affamé de voir son Roi, s'élance au-devant de lui pour contempler son auguste Majesté; il admire près de lui

l'heureux accord des grâces et de la bonté dans l'Orpheline du Temple, revoit avec attendrissement tout ce qui reste de cette race des Condé si féconde en Héros ; les acclamations suivent, dans la plaine, ce Char qui contient tout l'espoir et toute l'affection de la France.

Depuis ce moment tout a conspiré pour réaliser nos espérances ; c'est surtout en voyant la sollicitude paternelle de notre auguste Chef, éclairée par de longues études et de longs malheurs, que l'espoir est rentré dans le cœur des Français ; ils pourront se livrer *aux vastes pensées*, et en recouvrant la stabilité *ils songeront à leurs arrière-Neveux*. Sous peu de temps nos malheurs seront oubliés, et la prospérité nationale aura reparu ; on dira de lui ce que l'Ecriture a dit de Judas Machabée :

« Il a procuré la paix à l'Univers, Israël s'est livré à
» la plus grande joie, et chacun a pu s'asseoir à l'ombre
» de sa Vigne et de son Figuier, et il ne s'est plus trouvé
» personne qui troublât son repos. »

Je me suis encore servi de ce Discours pour ouvrir ce Cours le 15 mai 1819, mais je l'ai terminé de la manière suivante :

Comme je l'ai dit, Messieurs, c'est par le degré de perfection où la Culture, surtout celle des Arbres, se trouve porté, qu'on peut juger le degré de civilisation où une Nation est arrivée. C'est par toi, belle France. . . . . Mais que vais-je faire? chercher à prouver qu'un Etat est d'autant plus heureux que ses habitans sont plus attachés au Sol qui les nourrit ? Mais par-là je vais me trouver jeté au milieu d'une arène où deux partis sous différens noms se combattent avec acharnement. Et j'avouerai qu'entraîné par d'autres études, je n'ai embrassé d'opinion sur ce sujet important, comme sur beaucoup d'autres, que par sentiment. Ainsi, peu en état de discuter le pour et le contre, je préfère vous faire part de quelques pages que j'ai dérobées à l'Ecrivain qui, jusqu'à présent, a réuni dans la discussion, avec le plus d'avantage, le Sentiment et le Raisonnement. C'est un Vol domestique dont je vous rend complice, car c'est à mon beau-frère, M. Bergasse, que j'ai arraché ce Fragment sur la différence qui existe entre la *Propriété mobilière* et la *Propriété réelle*.

« Il y a trois espèces de Propriétés : la Propriété personnelle, la Propriété mobilière, la Propriété réelle.

» On appelle Propriété personnelle, la Propriété de ces facultés éminentes (penser et vouloir) que la Providence nous a plus particulièrement départies, et qui nous séparent avec tant d'avantage de toutes ces Créatures que ne régit point une loi morale, et dont le temps finit ici bas les obscures destinées.

» On appelle Propriété mobilière les choses qui sont le produit de notre Industrie.

» On appelle Propriété réelle, la Propriété du Sol, de la portion de terre que nous cultivons ou dont nous recueillons les Fruits.

» Il ne sera question ici que de ces deux dernières.

» La Propriété mobilière n'est pas bonne d'une bonté morale; ceci ne veut point dire que ceux qui cultivent cette espèce de Propriété ont en général une probité moins sévère que ceux qui se sont fait une occupation différente ; mais seulement que tel est le caractère ou l'esprit de la Propriété mobilière, que par la nature de ses opérations elle nous place sans cesse entre l'espérance et la crainte, entre le désir d'acquérir et la peur de perdre, état de chose qui ne peut durer sans nous rapprocher un peu trop de cet intérêt personnel, de cet égoïsme raisonné, qui recherche moins ce qui peut convenir aux autres, qu'il ne travaille à se garantir de ce qui peut lui nuire.

» Ainsi, la Propriété mobilière nous rend prudens, mais d'une prudence inquiète; entreprenans, mais avec défiance; avisés, mais avec dissimulation; habiles, mais particulièrement dans l'art de spéculer sur l'ignorance, les fautes ou les revers de nos concurrens. Si elle nous apprend que la richesse est le prixdu travail, elle nous dit aussi qu'elle est encore plus la récompense de notre adresse à tirer parti des événemens, de notre attention à ne rien négliger de ce qui peut nous procurer un bénéfice, et principalement de cette patience pleine de sagacité, mais avide, qui entrevoit le profit partout où il peut naître, et qui prépare de loin les moyens pour le saisir promptement partout où il se montre.

» Et puis dans la Propriété mobilière je remarque ceci, qu'elle nous met plus en contact avec les hommes qu'avec les choses, qu'elle ne nous ouvre pas une carrière où nous n'ayons habituellement tantôt à nous défendre des rivalités de ceux qui la parcourent comme nous, tantôt à nous prévaloir, même involontairement, soit de leur inhabileté, soit de leur imprudence; que dès-lors et trop souvent, dans les succès qu'elle nous procure, il y a des occasions qui ne sont dues qu'à l'infortune d'autrui, et dans les revers auxquels elle nous expose, des événemens qui n'auroient pas eu lieu sans la malveillance intéressée de quelques uns, qui, pour s'élever, ont eu besoin de notre chute.

» La Propriété mobilière, en nous rapprochant les uns des autres, parce qu'après tout ce n'est que de cette manière qu'elle peut se développer, nous maintiendroit donc dans des habitudes de combinaison, que le mouvement, que le jeu d'une multitude de prétentions opposées, et le préjudice qui peut en résulter pour nous, rendent malheureusement nécessaires. Or, on ne sauroit se dissimuler que ces habitudes de combinaison ne sont guère favorables au développement de notre sensibilité morale. D'où il suit peut être, que si le naturel, les principes, l'éducation, les lois civiles ou municipales, et surtout la loi religieuse, ne corri-

geoient pas sans cesse ce que la Propriété mobilière a de défectueux en soi, il ne seroit point rare de trouver, en général, chez ceux qui la cultivent, moins de candeur que de circonspection dans les paroles, moins de simplicité que de précaution dans la conduite, moins d'abandon que de calcul dans les actions ordinaires de la vie ; de la souplesse, de l'astuce, de la subtilité dans les vices, quand les individus sont dépravés ; de la sévérité, de la méthode, j'ai presque dit une sorte de sécheresse, dans les vertus, quand ils demeurent fidèles aux devoirs que leur profession leur impose.

» La Propriété réelle, au contraire, se développe avec un esprit et un caractère bien différens.

» Dans le système de la Propriété réelle, il s'agit moins d'acquérir que de conserver. Si on espère, c'est une moisson plus riche, des pâturages plus abondans, des Fruits en plus grand nombre. Si on craint, c'est le dommage que peut apporter l'inconstance de la saison, dommage presque toujours réparable, et rarement assez désastreux pour détruire cette portion de terre que vous ont laissée vos pères ; ce Verger que leurs mains ont planté, ce Vignoble qu'ils ont créé sur ce coteau stérile, ces prés dont par d'utiles travaux ils ont augmenté la fécondité naturelle.

» On ne connoît donc avec elle ni les inquiétudes excessives, ni les désirs sans mesure, qui ne nous disposent que trop aux actions équivoques, et cette fausse morale qui, en attiédissant la conscience, rend notre probité moins inflexible ; elle ne nous corrompt donc pas par le spectacle de toutes ces fortunes non moins scandaleuses qu'imprévues, qui, dans la Capitale surtout, fatiguent nos regards par le luxe, les vices et les opinions funestes dont elles s'environnent. Chacun, au Village, se maintient dans des habitudes de modération qui lui ont été transmises par les hommes auxquels il succède. Chacun doit à ces habitudes de modération sa subsistance de tous les jours, souvent l'aisance, la commodité ; et si la richesse arrive quelquefois, comme elle vient lentement, comme elle est le fruit d'une économie paisible, du moins laisse-t-elle à celui qui la possède toute son innocence.

» Il y a encore ceci de particulier dans les mouvemens de la Propriété réelle, que nos succès n'y nuisent à personne, que les pertes de nos voisins n'y accroissent pas notre bien-être. Elle nous laisse donc avec toute notre bienveillance pour nos semblables, si quelque bonheur accompagne notre travail ; avec toute notre pitié pour leurs peines, si, tandis que nous prospérons, un revers inattendu les fait tomber dans l'infortune. Et puis, à la différence de la Propriété mobilière, là toutes nos œuvres sont à découvert. Avons-nous trouvé quelque chose d'utile, un procédé nouveau nous a-t-il réussi, notre intelligence nous a-t-elle appris à tirer un plus grand parti de la terre que nous cultivons, la méthode, le procédé, les moyens dont nous avons fait usage pour nous procurer des produits plus avantageux, tout cela n'est point à nous du moment que nous le mettons en œuvre. Ce que nous avons fait,

d'autres vont le faire ; il y a plus, nous souhaitons que plusieurs le fassent à notre exemple. Ce n'est guère qu'aux champs que l'intérêt d'un seul devient l'intérêt de tous, que l'émulation peut exister sans envie, et que ce que nous obtenons pour nous-même se transforme, par une heureuse nécessité, en bienfait et en jouissance pour les autres.

» Ajoutez à cela que, comme je viens de le dire, tandis que la Propriété mobilière nous met plus en contact avec les hommes qu'avec les choses, la Propriété réelle, au contraire, nous met plus en contact avec les choses qu'avec les hommes. Dans le système de la Propriété réelle nous n'avons presqu'à traiter qu'avec la Nature. Nous lui confions nos semences, nos grains; la jeune Forêt que nous avons plantée, l'Arbrisseau qui, dans nos jardins, doit un jour se couvrir de Fruits salutaires. Nous n'attendons que d'elle seule, ou plutôt de la bienveillance accoutumée de son éternel Auteur, les récoltes successives que chaque Saison doit nous offrir. Si quelquefois nos espérances sont trompées, nous n'accusons ni l'injustice des hommes, ni leur rivalité, ni leur mauvaise foi, ni leur perfidie. Il n'y a donc rien, en de telles circonstances, qui nous porte à nous défier d'eux ou à les haïr. Nous sommes affligés et non pas mécontens. On pourroit même dire qu'alors les privations que la Providence nous impose ne sont pas pour nous sans profit. C'est le moment de la sagesse qui se résigne, de la patience qui supporte, de ce courage de la patience et de la sagesse si rare en des conditions plus élevées, courage qui voit le mal sans murmurer, qui l'apprécie sans découragement, et qui, toujours tranquille, le répare sans humeur comme sans inquiétudes.

» Voilà surtout ce qui fait que dans la Propriété réelle il y a une bonté morale qui ne peut se trouver dans la Propriété mobilière Les passions, les intérêts qui divisent, se montrent dans toutes les positions où les hommes trop rassemblés se touchent de trop près ; les affections, les sentimens qui rapprochent, ne se montrent que là où des rapports peu nombreux, mais habituels, permettent à nos qualités sociales tout leur mouvement et toute leur liberté. Il semble qu'il en est des hommes comme des arbres. Laissez entre les arbres que vous confiez à la terre trop peu de distance pour qu'ils se déploient ; et, contraints l'un par l'autre, ils ne vous offriront qu'une végétation affoiblie, qu'une verdure sans éclat. Espacez-les, au contraire, sur le Sol qui les nourrit ; et, pleins de force et de vigueur, vous les verrez, dans leur accroissement rapide, se développer pour les plus grandes dimensions, sous les formes les plus heureuses et les plus hardies.

» Au reste, je n'envisage la Propriété mobilière et la Propriété réelle qu'en elle-même, et indépendamment des circonstances qui ou corrigent l'un ou dépravent l'autre. » (*Extrait d'un Essai sur la Propriété, dans lequel on examine le rapport qu'elle a avec la destinée des Empires, suivant qu'elle est* territoriale *ou* industrielle.

FIN.